



Une famille belge dans l'armée confédérée

Par Serge Noirsain

Origine des Zouaves américains

En juillet 1830, le corps expéditionnaire de l'amiral Duperré et du général de Bourmont s'emparait d'Alger. Son emprise sur le pays ne pouvant se maintenir sans le concours de troupes autochtones, le haut commandement français recrute des auxiliaires kabyles (berbères) provenant de la tribu des Zouaouas. Les militaires français incorporent ces alliés dans deux bataillons d'infanterie qu'encadraient des officiers de la métropole. L'exotisme qui émanait de leur uniforme ample et coloré attira de plus en plus de volontaires allochtones. En 1841, l'élément indigène avait cessé d'y être prédominant. Quelque dix ans plus tard, le corps des Zouaouas, que les colons prononçaient zouaves, se composait uniquement d'Européens. Ses exploits en Afrique enflammèrent l'imagination populaire, mais c'est aux confins de l'Europe orientale que ces guerriers aux culottes bouffantes entrèrent dans la légende. La guerre de Crimée avait attiré des observateurs militaires et des journalistes de tous les horizons, qui commentèrent abondamment ses péripéties dans les illustrés de l'époque victorienne. Les zouaves semblaient avoir été créés spécialement pour ces médias ; leur tenue orientale, leur arrogance et leurs hauts faits d'armes ravissaient un public naïf pour qui ce conflit avait un parfum d'épopée romantique que confortait l'imagerie d'Épinal.¹

¹ C. Lienhart & R. Humbert, *Les Uniformes de l'Armée Française depuis 1690 jusqu'à nos Jours*, Leipzig, 1900, vol. III, p. 213 ; P. Laurencin, *Nos Zouaves*, Paris, 1888, pp. 72-73.

A la veille de leur guerre fratricide, les traditions militaires américaines ne se référaient qu'à leurs deux guerres d'indépendance et à leurs succès faciles sur les Mexicains. Encore épris du souvenir de Lafayette et profondément impressionnés par la stratégie napoléonienne, les généraux américains prenaient l'armée française pour modèle. Dans les années 1850 celle des Etats-Unis ne comptait que 14.000 hommes, tous des soldats de métier répartis dans une pléthore de petits postes. A cette époque, la seule potentialité défensive des Etats-Unis reposait sur ses milices locales (*Home Guard*, *State Guard* ou *State Militia*) dont les équipements et la fiabilité variaient considérablement d'un Etat à l'autre.

C'est en 1859, à Chicago, qu'apparaissent les premiers zouaves américains : les *United Zouave Cadets* d'Elmer Ellsworth, un bouillant jeune homme issu de la bourgeoisie. Les exercices qu'il impose à ses hommes sont la réplique exacte de ceux que pratiquait l'armée française. L'amitié qui le liait à Charles de Villiers, un chirurgien qui avait servi en Algérie influença certainement Ellsworth dans son choix pour l'uniforme et le drill des zouaves français. Comme le show militaire était une activité de prédilection des milices américaines, l'uniforme et la précision des *Zouave Cadets* captivèrent le public et la presse. Le 2 juillet 1860, Ellsworth quitta Chicago avec sa compagnie pour une tournée à l'intérieur du pays, dont le point de chute était New York. Bientôt, la côte orientale américaine tout entière succomba à l'exotisme des zouaves, mis en exergue par une presse toujours à l'affût de l'événement.²

Le 12 avril 1861, la Confédération déclenchait les hostilités avec les Etats nordistes en bombardant Fort Sumter, dans la baie de Charleston. Ce conflit, dont personne à ce moment-là ne soupçonnait la longueur et les ravages, débuta dans l'euphorie. Dans le Nord comme dans le Sud, des milliers de volontaires assaillirent les bureaux de recrutement ou s'enrôlèrent dans des unités levées par des particuliers. L'influence d'Ellsworth n'avait pas encore tiédi : de 1861 à 1865, près de deux douzaines de régiments yankees servirent dans des tenues s'inspirant de celles des zouaves français. En revanche, les démonstrations d'Ellsworth n'émurent guère les Etats du Sud profond, sauf peut-être la Louisiane en raison de ses affinités avec la France. Toutefois, ceux-ci ne s'entichèrent vraiment du style zouave qu'à la suite d'une tournée d'artistes itinérants.

Fin 1860, débarqua à La Nouvelle-Orléans une troupe théâtrale qui avait suivi les soldats français en Afrique et en Russie. Leur spectacle vantait les exploits de leurs zouaves, à grand renfort de tenues bariolées et de tirades patriotiques. Après un succès de plusieurs mois à La Nouvelle-Orléans, les acteurs se produisirent dans les petites villes de province puis partirent au Mexique, laissant dans leur sillage l'empreinte multicolore des soldats dont ils avaient vanté les prouesses. Si la bigarrure des zouaves français avait suscité de soudaines vocations militaires, fallait-il encore que ses adeptes bénéficient de tenues à la mesure de leurs motivations.³

Essentiellement ruraux, les Etats de Dixie n'avaient jamais cherché à développer leur infrastructure industrielle, ils se complaisaient dans une béatitude toute méditerranéenne et importaient quasiment tous leurs produits finis. Leurs rares filatures n'usinaient que du coton grossier destiné à la main-d'œuvre agricole et aux esclaves noirs alors que, dans le Nord, les machines à coudre Howe et Singer fouettaient l'industrie du prêt-à-porter. En 1861, paralysés par la modicité de leurs réserves en matières premières, les filatures et les ateliers de confection sudistes se trouvaient dans l'incapacité de suivre les commandes d'uniformes que leur passait le département de la Guerre.

² M.J. McAfee, *Zouaves ... the First and the Bravest*, West Point Museum Bulletin, New York, 1979, pp. 17-23.

³ J.D. Winters, *The Civil War in Louisiana*, Baton Rouge, 1963, pp. 16-17.

Dans la pratique, c'était à l'une de ses branches, le Bureau de l'Équipement (*Quartermaster Bureau*), qu'incombait l'équipement des troupes. Le 15 mars 1861, le président Davis en confia la direction au colonel Abraham Myers. Diplômé de West Point en 1833, Myers avait occupé les fonctions de commissaire à l'Équipement dans différents postes jusqu'à la sécession de son Etat, en décembre 1860. Malgré ses 25 ans de service dans l'armée de l'Union, il ne connaissait rien des ressources du Sud en termes de textile. De surcroît, son état-major ne comprenait qu'une poignée d'officiers pour gérer l'équipement des 100.000 hommes que le Congrès venait de lever. En assumant ses nouvelles fonctions, Myers doit opérer dans l'urgence. Ne pouvant compter sur le secteur privé pour vêtir, chausser et équiper sur-le-champ toutes ses troupes, son Bureau recourt au système dit de « commutation » jusqu'en octobre 1862. Celui-ci consistait à allouer d'abord 21 puis 25 dollars aux volontaires qui se procuraient eux-mêmes la tenue militaire prescrite par le département de la Guerre.⁴

Ainsi, pendant la première année de guerre, les soldats confédérés montèrent en ligne avec une vêture hétéroclite. Tout le monde y participa : les tailleurs privés et militaires, les ateliers des milices, les associations féminines, le savoir-faire familial et même les convicts des prisons.⁵ Dans la confection des uniformes, le cœur à l'ouvrage ne remplaçait pas forcément la compétence, ce qui donna lieu parfois à des anecdotes truculentes. Peu au fait de l'anatomie masculine, une association féminine avait réussi, en un temps record, à couper tous les pantalons d'un nouveau régiment. Quelle ne fut pas la stupeur du tailleur régimentaire lorsqu'il constata que les dames avaient coupé les deux jambes sur le même gabarit, ignorant que les messieurs « portent » généralement à gauche. Pour ne pas jeter la marchandise, le régiment racheta un métrage de la même étoffe pour tailler de nouvelles jambes gauches.⁶

Comme la mentalité sudiste aimait se singulariser, les premiers uniformes tinrent peu compte des prescriptions édictées par le département de la Guerre. Jusqu'au printemps 1862, l'armée rebelle regorgea d'uniformes rutilants. Le zouave exotique et le hussard noir chamarré côtoyaient les tenues vertes, jaunes et même bleu foncé.⁷ En revanche, beaucoup de ruraux se contentèrent de nippes civiles grisâtres ou brunâtres que des mains maternelles avaient militarisées comme elles le pouvaient.⁸ De toutes les unités bariolées qui naquirent dans la Confédération, les zouaves de Louisiane frappèrent le plus l'imagination. Ceux de St. Leon Dupeire et d'Avegno ne passèrent pas inaperçus, mais les *Louisiana Tigers* de Roberdeau Wheat et le 1^{er} Bataillon de Zouaves de Louisiane des Coppens monopolisèrent l'attention et pas toujours pour des raisons vestimentaires.

La francophonie en Louisiane

Auteur de nombreux ouvrages à succès, l'écrivain sudiste Thomas C. DeLeon rédigea une chronique des Etats rebelles de 1860 à 1865. Son ouvrage « *Quatre ans dans les capitales rebelles* » est devenu un classique incontournable qui décrit sévèrement mais honnêtement les coulisses de la Confédération sudiste. Laissons-le discourir lui-même sur ce qu'était la francophonie en Louisiane à la veille du grand conflit fratricide

⁴ Myers à L.P. Walker, 3 juillet 1861, in H.S. Wilson, « *Confederate Industry* », Jackson, 2002, p. 5.

⁵ Myers à Cabell, 24 avril 1861, in Wilson, « *Confederate Industry* », p. 8.

⁶ M.B. Chesnut, *A Diary from Dixie*, B.A. Williams (édit.), Boston, 1949, p. 69.

⁷ W.H. Russell, *The Civil War in America*, Boston, 1861, p. 30.

⁸ Le volume IV *Armies of the States*, de F.P. Todd, fait partie de la série en cinq volumes : *American Military Equipages 1851-1872*. Il constitue l'étude la plus approfondie des uniformes de l'armée confédérée. Edité par *The Company of Military Historians*, Providence, 1983.

américain.

« Dans les années 1860, deux agglomérations distinctes formaient La Nouvelle-Orléans : l'une francophone l'autre anglo-saxonne. Dans la première, le français tenait le haut du pavé dans toutes les affaires commerciales et même dans les cours de justice. Les théâtres ne proposaient que des spectacles en français, et l'anglais ne s'entendait jamais dans les cafés. Beaucoup de ceux qui grandirent dans ce quartier n'avaient jamais pénétré dans la zone anglophone et ne parlaient même pas un mot de cette langue. Le « Carré français » était une reproduction en miniature de la ville de Paris. Sa société était très hermétique et même les « belles » et les « beaux » de la zone américaine considéraient comme un privilège d'y être reçus. Les habitudes de l'Ancien régime se retrouvaient ici : les vêtements, la cuisine et les danses ».

« Le mode de vie du quartier américain ressemblait très fort à celui de Mobile, en Alabama. Dans leur société des dernières années avant la guerre, les jeunes gens du Carré français jouissaient d'une absence de contrainte que soulignait le rigorisme qu'ils rencontraient dans leurs rapports avec les Anglo-Saxons. La société néo-orléanaise était gaie, accommodante et beaucoup moins cloisonnée que dans les villes plus anciennes. Elle recevait les étrangers avec une immense cordialité, voire avec un égard particulier. La réserve, qui l'avait autrefois protégée, se désagrégeait sous les incursions progressistes. Les grands hôtels, comme le St. Charles, le St. Louis et quelques autres se remplissaient en permanence de familles de planteurs provenant de tous les endroits du fleuve Mississippi et de ses affluents. On y rencontrait également des voyageurs arrivant de la côte atlantique (...). »

« En saison, ces gens envahissaient les hôtels et y organisaient des sauteries et de splendides bals masqués. Leurs demoiselles devenaient des « sujets d'intérêt » pour les jeunes gens de la ville en raison de la fortune de leur père ou de leur compte en banque personnel (...). Il doit être dit que certaines demoiselles de la Red River exhibaient des diamants au petit-déjeuner et que des jeunes personnes de l'Ohio se rendaient en couple au lac. Durant les soirées, leurs rires et leurs plaisanteries pouvaient pousser à l'apoplexie plus d'une douairière du quartier français ».

« Les opinions divergeaient beaucoup sur la moralité de La Nouvelle-Orléans. Pour ma part, je ne pense pas que les hommes y fussent plus dissipés qu'ailleurs, quoique infiniment plus portés sur toutes les formes de distractions. Les Français ne considéraient pas le jeu comme un vice, même s'il ruinait ceux qui s'y adonnaient. En raison du climat et de la floraison de vins légers, l'ivrognerie y était moins notable que dans la plupart des villes sudistes. S'il y existait d'autres vices, soit ils étaient fort bien dissimulés, soit les gens à l'esprit étroit les ignoraient sciemment (...). »

« Les jeunes épouses focalisaient sur elles l'attention de la société dans une mesure qui aurait déplu aux « belles » de New York. Si La Nouvelle-Orléans calquait de plus en plus ses façons sur celles des Français, je n'ai jamais entendu dire qu'elle avait pris les vices des Italiens. Les gens de toute condition se montraient extrêmement soucieux de respecter le savoir-vivre et désapprouvaient les scandales publics et autres inconvenances de ce genre. Les femmes de La Nouvelle-Orléans montraient l'évident souci de s'habiller avec goût et elles adaptaient les modèles et les couleurs avec beaucoup plus de recherche que dans le reste de l'Amérique. Lors d'une assemblée à l'église, d'une soirée nocturne à l'opéra ou lors d'un bal, leurs toilettes témoignaient de leur raffinement par une admirable fusion de la simplicité avec l'élégance. Cette particularité n'était pas spécifique des classes aisées. Les femmes de condition plus modeste s'efforçaient de les imiter avec beaucoup de talent. Le dimanche après-midi, par exemple, là où la foule se rassemblait pour écouter des orchestres, tous

*apparaissaient dans leurs plus beaux atours et l'on y remarquait rarement un vilain bonnet ou un costume dépenaillé. En revanche, à cette époque, les hommes essayaient n'importe comment de suivre la mode française, ce qui faisait d'eux les messieurs les plus mal vêtus du monde (...). A l'impassibilité naturelle du Sudiste, le Louisianais ajoutait l'euphorie du Français ».*⁹

En 1860, 11,4 % des Louisianais n'étaient pas de souche américaine. Percevant l'importance de cette composante de leur population, les autorités de cet Etat essayèrent d'intensifier l'engagement des étrangers dans l'armée en créant des unités les regroupant par pays d'origine. En 1861, vingt-quatre nationalités étaient représentées parmi les 12.000 Louisianais qui partirent dans l'Est. La compilation des rôles initiaux de leurs régiments identifia 7.000 de ces hommes, parmi lesquels figuraient 2.268 étrangers non naturalisés dont les provenances se répartissaient comme suit :¹⁰

Irlande	1.463	Belgique.....	5
Royaumes allemands	412	Danemark.....	4
Grande-Bretagne	160	Norvège	4
France.....	74	Italie	4
Canada	50	Cuba.....	3
Ecosse	31	Brésil.....	3
Suisse	13	Russie.....	2
Antilles occidentales	12	Hongrie	1
Suède.....	7	Pays-Bas	1
Mexique	6	Espagne.....	1
Pologne	6	Martinique	1
Nassau (Bahamas).....	5		

La spontanéité de l'apport étranger, dans les rangs de l'armée rebelle, ne dura que l'espace d'un été. Quand les nuages meurtriers de cette guerre eurent assombri son aspect initialement ludique, beaucoup, voire la majorité des étrangers non naturalisés se souvinrent qu'ils n'étaient pas obligés d'y prendre part. Fallait-il encore que les autorités confédérées partageassent ce point de vue. Peu après le passage de l'acte relatif à la conscription obligatoire, l'ordre général du 19 mai 1862 assujettissait à la conscription tous les étrangers domiciliés dans la Confédération, c'est-à-dire ceux qui y résidaient en permanence. En revanche, l'ordre général suivant (22 mai) en exemptait ceux qui n'y étaient pas domiciliés.¹¹ Le 9 juillet 1862, un nouvel ordre général interdisait formellement l'enrôlement de substituts non naturalisés¹². Ces actes visèrent surtout à calmer les consuls et à créer un écran entre le droit international et la réalité du terrain. Il est clair que, dans un premier temps, les civils et les autorités locales (surtout celles des comtés) admirèrent difficilement que des étrangers vivant parmi eux depuis longtemps échappent aux obligations militaires. Par la suite, les officiers recruteurs ne s'encombrèrent pas de ces ordres généraux pour remplir les rangs de l'armée.

⁹ T.C. DeLeon, *Four Years in Rebel Capitals, An Inside View of Life in the Southern Confederacy, from Birth to Death*, Mobile, 1890, pp. 63-65.

¹⁰ *Association of the Army of Northern Virginia, LHAC* ; Rôles des 1^{er}, 2^e, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e et 15^e d'infanterie de Louisiane, in Jones, *Louisiana Infantry in the Army of Northern Virginia*, note 18.

¹¹ O.R. S. 4, vol. I : pp. 1123, 1126.

¹² *Ibid.* p. 2. Rappelons que la loi instituant le service militaire obligatoire pour tous les hommes entre 18 et 35 ans prévoyait que les conscrits pouvaient se faire remplacer par un « substitut » apte au service, sans pour autant définir les conditions d'acceptation d'un substitut en bonne santé.

Le recrutement « musclé » d'étrangers suscita déjà une controverse avant même qu'eût lieu la première grande bataille de la guerre. La parution d'un article du journaliste William H. Russell, dans le *Times* de Londres du 13 juin 1861, enflamma la presse britannique. « *Dans aucune autre région du monde, les citoyens britanniques ne subissent autant d'outrages que dans les Etats américains. Ils se déroulent d'autant plus fréquemment que ceux qui les perpètrent bénéficient de l'impunité. Les Britanniques seront surpris d'apprendre qu'en moins de quelques jours, certains de leurs concitoyens vivant à La Nouvelle-Orléans ont été saisis, battus, enlevés sur leur lieu de travail, puis traînés sur les docks et enrôlés de force dans les rangs de l'armée. Ces cas ne sont pas isolés car on en compte des dizaines voire des vingtaines. Ils n'ont pas eu lieu dans les bas-quartiers mais au grand jour, dans les rues de La Nouvelle-Orléans ! Ces hommes ont été traités comme des félons quoiqu'ils eussent fait valoir leur nationalité britannique. Heureusement leurs amis se souvinrent que le consul britannique sur place pouvait protéger ses ressortissants. Celui-ci, un certain M. Mure, intervint énergiquement auprès des autorités qui, après quelques réponses dilatoires, ordonnèrent de relâcher les « volontaires contre leur gré ». C'est ainsi que les « Tigres » et quelques autres compagnies se privèrent de 35 sujets britanniques. Le maire promit que cela ne se reproduirait plus* ». ¹³ Cette affaire et quelques autres déclenchèrent une polémique au sein du gouvernement confédéré et le département de la Guerre requit l'avis de son procureur général à ce propos. Celui-ci, Thomas H. Watts, répondit qu'il devait y avoir une « *corrélation obligatoire entre la défense du territoire confédéré et le fait d'y résider en permanence* ». ¹⁴

Les Zouaves de la famille Coppens

Dans son article « *Officiers et soldats belges dans l'armée confédérée* », le professeur Francis Balace remonta aux sources de la famille Coppens et de son installation aux Etats-Unis. « *La famille Coppens d'Hondschoot de Norlandt était d'origine du Pays de Liège où sa présence est attestée dès la fin du XV^e siècle. Un de ses membres se fixa à Dunkerque, en devint échevin vers 1640 et deux de ses descendants, Louis-Hippolyte et Laurent Coppens, furent élevés au rang de baron par le roi Louis XVIII. Le baron Auguste Coppens, fils de Louis-Hippolyte, s'établit en Louisiane en 1853, venant de Saint-Pierre de la Martinique. L'émancipation des esclaves dans les colonies françaises explique sans doute cette émigration et l'ardeur avec laquelle les membres de la famille Coppens ("de" Coppens depuis leur arrivée en Amérique) épousèrent la cause sudiste* ». ¹⁵

Gustave Coppens, l'aîné des fils, était un ancien élève de l'Ecole navale française. Quand la Louisiane passa son ordonnance de sécession (26 janvier 1861), il offrit à son gouverneur, Thomas Moore, de lever un bataillon de zouaves, mais celui-ci jugea la démarche prématurée. Frustrés, les Coppens s'adressèrent directement au président Jefferson Davis à Montgomery. Celui-ci reçut Georges, ¹⁶ le cadet des frères, au début de mars 1861. Non seulement il l'encouragea, mais il lui promit que son bataillon pourrait

¹³ M.L. Bonham Jr., *British Consuls in the Confederacy*, New York, 1967, pp. 172-74 ; J.D. Winters, *The Civil War in Louisiana*, Baton Rouge, 1963, pp. 33-34 ; Jones, *The Louisiana Infantry in the Army of Northern Virginia (Excerpts from « Lee's Tigers »)*, note 13 ; W.H. Russell, *My Diary North and South*, New York, 1954, p. 137.

¹⁴ W.B. Yearn, *The Confederate Congress*, Athens, 1960, pp. 75-76.

¹⁵ F. Balace, *Officiers et soldats d'origine belge dans l'armée confédérée*, in « *Revue Belge d'Histoire Militaire* », vol. XVIII, Bruxelles, 1969.

¹⁶ Dans les pays francophones, le prénom Georges prend un « s ». C'était donc l'usage dans la famille Coppens.

s'agrandir au niveau d'un régiment si un conflit éclatait avec le Nord.¹⁷

Au départ, tous les Coppens exercèrent des responsabilités dans le bataillon. Gustave Coppens s'effaça assez vite au profit de son cadet, Georges-Auguste-Gaston. Marie-Alfred y servit au départ avec le rang de capitaine et Léon, le plus jeune des frères, s'y engagea comme simple soldat à l'âge de seize ans et fut promu sergent, trois ans plus tard. Georges Coppens choisit-il délibérément de ne recruter que des durs à cuire, on ne saurait l'affirmer, mais toujours est-il qu'il n'enrôla pas les éléments les plus sociables de La Nouvelle-Orléans. On prétend même qu'il obtint l'appui du maire de la ville pour extraire de ses prisons, les convicts qui acceptaient de combattre sous ses ordres. A l'instar de beaucoup d'unités recrutées en Louisiane, celle des Coppens accueillit un grand nombre d'étrangers, principalement francophones. Dans un de ses numéros de mars 1861, le *Daily Picayune* souligne la prédominance du français dans le bataillon de Coppens : « *Quoique ses hommes proviennent de toutes les nationalités, ils obtempèrent promptement aux instructions et sans la moindre hésitation, comme s'ils étaient tous Français* ». Cette francophilie se remarquait surtout au niveau de son cadre. Les Coppens étaient des Belges incontestablement francophones ; le capitaine de Bordenave, qui ne comprenait pas un traître mot d'anglais, avait combattu en Algérie et en Crimée ; le lieutenant Jean-Baptiste Souillard était un ancien ingénieur de l'armée française. Quant au « marquis » Paul François de Gournay, il était à lui seul une épopée. Issu d'une famille nobiliaire de Bretagne, il avait passé sa jeunesse dans les champs de canne à sucre que son père exploitait à Cuba. Subjugué par l'influence locale, il participa, avec les flibustiers de Narciso Lopez, à un coup d'Etat qui échoua en 1851. C'est donc pour sauver sa peau que de Gournay transplanta ses racines en Louisiane. Son choix se révéla heureux car il y acquit une plantation qui valait plus de 100.000 \$ en 1860. Il connut aussi la notoriété en tant qu'éditeur du *Picayune*. Sa destinée ne fera que croiser celle des zouaves de Coppens.¹⁸

Les Louisianais francophones y étaient l'élément dominant, mais on y comptait également des émigrés français qui avaient combattu en Crimée, une trentaine d'Irlandais et de Suisses nés ou immigrés en Louisiane et presque autant de ressortissants d'origine germanique. Le bataillon de zouaves du major Avegno partagea cette même particularité. En plus de cet échantillonnage francophone, Coppens recruta quelques Anglais, une poignée de Polonais et d'Italiens et un Danois. Ce dernier était un vétéran du conflit qui opposa son pays à la Prusse à propos du Slesvig-Holstein (1848). Un Italien avait vu le feu en Amérique latine et un Polonais avait pris part à sa révolution de 1848. Le bataillon attira toutefois quelques officiers américains bon teint : son *quartermaster*, le capitaine Thompson Harrison de l'armée fédérale et son chirurgien assistant, le Dr. Ashton Miles qui avait passé dix ans dans la marine de guerre américaine.¹⁹ Les musiciens qui accompagnaient traditionnellement les unités militaires ne subissaient aucun examen médical puisqu'ils n'étaient pas censés participer aux combats. Traditionnellement, ceux-ci jouaient le rôle d'infirmiers lorsque leurs

¹⁷ *Gaston Coppens* à L.P. Walker, 23 avril 1861 : War Records Group 109, National Archives (repris ultérieurement sous le sigle R.G. 109), in L.A. Wallace Jr., « *Coppens' Louisiana Zouaves* », note 1, Civil War History, vol. VIII-1962 : pp. 269.

¹⁸ M. Joslyn, *Well-born Lieutenant-Colonel Paul François de Gournay was the South's adopted « Marquis in Gray »*, in « *America's Civil War* », Septembre 1995, pp. 8, 85-88.

¹⁹ *Daily Dispatch* de Richmond des 1^{er} avril et 8 juin 1861 et le *Bee* de New Orleans, du 28 mars 1861 ; E. Lonm, *Foreigners in the Confederacy*, Gloucester, 1965, p. 102 ; Papiers de la famille de Bordenave, in Wallace, « *Coppens' Zouaves* » ; W.H. Russell, *My Diary North and South*, New York, 1954, p. 119 ; J. McGrath, *In a Louisiana Regiment*, in « *Southern Historical Society Papers* », vol. XXXI-1903, p. 103 ; *Daily Crescent* de New Orleans du 29 janvier 1861 et *Daily Picayune* de New Orleans du 28 mars 1861.

camarades montaient en ligne.²⁰ Tandis que le bataillon prenait forme, le brigadier général Braxton Bragg, commandant des forces confédérées à Pensacola (Floride), avait réclamé des renforts en hommes et en matériel. Le 19 mars, l'inspecteur général Samuel Cooper lui répondit qu'il lui envoyait un premier détachement de 150 zouaves de Coppens et que le reste de son bataillon suivrait sous peu.²¹ Le lendemain, Cooper informait Coppens des conditions d'incorporation de son bataillon dans l'armée²² :

*« Département de la Guerre,
Office de l'Inspecteur général. »*

« Major Gaston Coppens, »

« Le secrétaire à la Guerre²³ m'a chargé de vous informer que le Gouvernement accepte de prendre à son service le bataillon de zouaves que vous proposez de recruter. Son effectif comprendra 400 hommes au minimum et pas plus de 500 avec sa juste proportion d'officiers et de sous-officiers. La période d'engagement sera pour un an ou la durée de la guerre sauf si le bataillon est démobilisé plus tôt. Le coût des uniformes fournis par le bataillon fera l'objet d'une indemnité que le gouvernement règlera conformément aux taux et prix fixés pour l'armée régulière ».

Samuel Cooper

Les Coppens avaient ouvert leur bureau de recrutement au 61, Customhouse Street à La Nouvelle-Orléans et les candidats affluèrent aussitôt. Si l'on en croit le *Daily Picayune* du 25 mars, les deux premières compagnies étaient au complet depuis la veille au soir. Sous les ordres des capitaines Marie-Alfred Coppens et Fulgence de Bordenave, elles occupaient provisoirement un ancien dépôt à tabac situé dans le 3^e district de la ville.²⁴ Trois jours plus tard, Marie-Alfred Coppens et la compagnie A quittèrent La Nouvelle-Orléans pour rejoindre leur poste à Pensacola mais probablement pas dans la discrétion souhaitée par Georges Coppens.²⁵ Celui-ci avait en effet entraîné et discipliné ses troupiers dans le plus grand secret et à l'écart des agglomérations. Sans doute voulut-il protéger la population des instincts de certains de ses hommes, mais il souhaitait également éviter une intervention de la part du gouverneur de Louisiane.²⁶ Celui-ci, comme les autres gouverneurs de la Confédération, tenait absolument à ce que les troupes levées dans son Etat fussent d'abord incorporées dans leur milice avant d'être versées dans l'armée régulière. Cette façon de procéder leur permettait de choisir les officiers au sein de leur clientèle électorale. Fâché par la dérive de Coppens, il exprima son mécontentement auprès du secrétaire à la Guerre :

« J'ai appris que votre gouvernement avait autorisé des citoyens de cet Etat à s'enrôler au service de la Confédération, soit à titre individuel, soit par compagnies, bataillons ou régiments entiers et ce, sans que j'en aie été informé. Il me revient notamment qu'un M. Coppens a obtenu le commandement d'une ou deux compagnies de La Nouvelle-Orléans. J'en suis fort étonné et je déplore cette attitude du gouvernement de Montgomery à mon égard. Vos demandes de troupes n'ont jamais été contestées et

²⁰ *Daily Picayune* de New Orleans du 14 avril 1861.

²¹ O.R. S. 1, vol. I : p. 451.

²² *Official Records of the Union and Confederate Armies (O.R.)*, Washington D.C., Series 4, vol. I : p. 179.

²³ Leroy P. Walker, du 21 février au 16 septembre 1861.

²⁴ Wallace, *Coppens' Louisiana Zouaves*, note 4.

²⁵ O.R. S. 1, vol. I : p. 455.

²⁶ Dans son numéro du 24 mars 1861, le *Daily True Delta* de La Nouvelle-Orléans publie un article racontant comment Coppens organisa son bataillon dans le plus grand secret.

*j'ai tout fait pour les satisfaire. Il me semble que vous admettez que quand des volontaires sont sollicités dans cet Etat, je dois en être le premier informé. En conséquence, je considérerai donc que ces compagnies (Zouaves de Coppens) sont à inclure dans le quota de troupes fixé pour mon Etat et ne constituent pas une levée collatérale et supplémentaire. Quoi qu'il en soit, la courtoisie voire le droit exigeait de me tenir au courant de ce fait. J'espère, Monsieur, que vous comprendrez l'embarras dans lequel vous placez nos soldats et nos officiers. Ils ont sacrifié leurs situations dans la vie civile et furent les premiers à répondre à l'appel de la Louisiane pour défendre ses droits. J'espère donc que vous prendrez des mesures immédiates pour contremander les ordres que vous avez donnés pour recruter directement dans cet Etat, des troupes qui n'auraient pas fait l'objet de mon approbation. En effet, l'Exécutif de cet Etat ne peut intervenir qu'à propos des effectifs qu'il a levés sur votre demande et (l'éventualité contraire) engendrerait beaucoup de mécontentement ».*²⁷

Le 4 avril, la compagnie B (de Bordenave) suivit la précédente, mais après avoir traversé la *Crescent City* en fanfare. Un journal local ne manqua pas d'observer que les hommes se faisaient accompagner de deux vivandières en uniforme approprié. Il s'agit donc très probablement de la compagnie figurant sur la photographie illustrant cet article.²⁸ Le major Georges Coppens partit pour Pensacola cinq jours plus tard, confiant au capitaine Nemoura Lauve le soin de tenir en main les troupes déjà organisées et de clôturer le recrutement d'une compagnie supplémentaire de 96 hommes avant le 16 avril. Le 17 avril, les compagnies C et E des capitaines Howard H. Zacharie et de Gournay s'en allaient à leur tour. Comme celles de leurs prédécesseurs, leurs tenues bariolées furent l'objet de commentaires admiratifs de la part du *Commercial Bulletin* de la ville. La compagnie du capitaine Lauve (D) et celle dont il devait achever la formation (F), partirent pour Pensacola le 19 avril, sous les yeux ébahis de la foule qui s'était agglutinée sur leur passage.²⁹ A vol d'oiseau, La Nouvelle-Orléans n'était pas très éloignée de Pensacola, mais le réseau ferroviaire existant exigea un long détour via Jackson et Meridian (Mississippi) jusqu'à Montgomery (Alabama). Là, les hommes devaient emprunter une autre ligne qui les menait directement à Pensacola.³⁰

Dans son « *Foreigners in the Confederacy* », le professeur Ella Lonn affirme que le bataillon quitta La Nouvelle-Orléans le 25 février 1862 pour renforcer les troupes du général Beauregard après la chute de Fort Donelson (Tennessee). Or, toutes les sources confirment que le bataillon de Coppens occupait les fortifications de Yorktown (Virginie) depuis juin 1861. Mme Lonn confond les zouaves de Coppens avec ceux du major Avegno qui servit dans l'Armée du Tennessee. Quand toutes les compagnies furent réunies à Pensacola, le général Bragg les incorpora officiellement dans l'armée régulière et leur désigna leurs quartiers dans les anciens baraquements de la marine fédérale au Navy Yard de Warrington (voir photos). Le 23 avril 1861, Georges Coppens expédia au secrétaire à la Guerre les rôles de son bataillon et sollicita d'urgence des commissions pour les officiers repris ci-après.

Etat-major du bataillon :

Lieutenant-colonel : Georges Coppens.

Major : Waldemar Hyllested.

Quartermaster (commissaire à l'équipement) : capitaine Thomas Harrison.

²⁷ O.R., S. 4, vol. I : pp. 194-95.

²⁸ *Commercial Bulletin* de New Orleans, du 5 avril 1861, in Wallace, « *Coppens' Zouaves* ».

²⁹ Wallace, *Coppens Louisiana Zouaves*, note 13 ; *Commercial Bulletin* de New Orleans du 18 avril 1861 ; *Daily Picayune* du 14 avril ; *Daily Delta* du 20 avril 1861.

³⁰ *Atlas des Official Records of the War of the Rebellion*.

Adjudant de bataillon : 1^{er} lieutenant Frank Zacharie.

Commissaire à l'approvisionnement : 1^{er} lieutenant Charles Mansoni.

Chirurgien assistant : capitaine Ashton Miles.

Porte-étendard : 2^e lieutenant Edouard Pfoendler.

Sergent-major : sergent Charles Jean Baptiste.

Co.A : capitaine Marie-Alfred Coppens, remplacé par Léopold Lange quand le premier prit la tête de la compagnie F, en mai 1861.

Co.B : capitaine Fulgence de Bordenave.

Co.C : capt. Howard H. Zacharie, remplacé un peu plus tard par Hortaire M. Andry.

Co.D : capitaine Nemoura Lauve.

Co.E : capitaine Paul F. De Gournay, détaché en août 1861 pour constituer l'*Orleans Heavy Artillery*, une compagnie d'artillerie lourde.

Co.F : capitaine Marie-Alfred Coppens.

Hors compagnie, le bataillon comprenait également un infirmier, un tambour-major, un armurier et un sergent d'ordonnance.³¹

Dans sa lettre du 23 avril 1861 au secrétaire Leroy P. Walker, Georges Coppens réclamait également de meilleures armes pour ses troupes. « *Nous utilisons actuellement les mousquets du gouvernement fédéral mais, si possible, il serait essentiel que nous soyons munis de fusils rayés Minié dotés d'un sabre-baïonnette et de leur buffleterie. On nous les avait promis lors de notre arrivée ici et nous ne les avons pas encore reçus* ». Sa requête et un article du *Bee* du 28 mars 1861 se fondaient probablement sur la même information. Ce dernier mentionnait en effet : « *on attend incessamment l'arrivée de 5.000 fusils rayés Minié, en provenance de la meilleure armurerie belge* ». Ce détail est d'importance car il sous-entend que l'un des Coppens avait eu des contacts avec Jules Noblom, vice-consul de Belgique à La Nouvelle-Orléans. Qu'ils se soient rencontrés à un moment ou un autre est indéniable. En effet, nous pourrions très difficilement admettre que, dans le cercle restreint des francophones de cette ville, une puissante famille belge n'ait jamais croisé les membres du corps consulaire de son pays d'origine. Dans son ouvrage « *L'Armurerie liégeoise et la guerre de Sécession* », le professeur Francis Balace décortique soigneusement l'affaire de ces 5.000 fusils belges.

En décembre 1859, naissait *La Compagnie belge-américaine (sic) pour le développement du commerce direct*. Des industriels et négociants belges, dont l'armurier liégeois Falisse, l'avaient constituée pour ouvrir un marché direct entre la Belgique et les États du Sud. Le grand démarrage de cette entreprise fut orchestré par une exposition des produits belges à Macon, en Géorgie, du 10 au 22 décembre 1860. L'élection de Lincoln et le blocus des côtes sudistes provoquèrent la dissolution de cette compagnie. Comme les postes consulaires belges n'étaient pas rémunérés, leurs titulaires vauaient librement à leurs occupations professionnelles, souvent commerciales. Noblom, le vice-consul belge, était l'intermédiaire commercial de la *Compagnie belge-américaine* et, à ce titre, il avait déjà accepté la commande de 5.000 carabines Minié de fabrication liégeoise, que lui avait passée le Comité d'Armement de la Louisiane. Le gouvernement belge fit comprendre à Noblom que sa fonction officielle était incompatible avec la livraison d'armes aux États en rébellion. « *Le contrat finit par être résilié* » écrit le professeur Balace, « *peut-être à la suite des observations venues de Bruxelles, mais principalement pour des raisons de crédit* ». ³²

Russell, le correspondant du « *Times* » de Londres, avait approché les zouaves français en Crimée et, lors de son passage à Pensacola, il eut l'opportunité de les

³¹ (R.G. 109), in Wallace « *Coppens' Zouaves* », note 14.

³² F. Balace, *L'Armurerie Liégeoise et la Guerre de sécession*, Liège, 1978, pp. 91-93.

comparer avec les prototypes américains. « *Les seules troupes ayant une tenue réellement militaire étaient les zouaves de La Nouvelle-Orléans (...). Ils ressemblaient beaucoup à leurs homologues français, quoiqu'un peu plus maigres et plus grands. Leur nuque et leurs chevilles étaient moins musclées (...). Au yard de Warrenton, le réveil des zouaves sonnait très tôt, les trompettes et les tambours battaient des appels français (...) identiques à ceux que j'entendis en Crimée. Ils suivent le même entraînement que les Français. Leur pas est toutefois plus rapide que celui des zouaves français et plus allongé que celui de l'infanterie britannique. Ils manœuvrent avec une précision remarquable et avec autant de rapidité que notre infanterie légère* ». Lors de soirées passées avec leurs officiers, Russell constata que leurs dîners s'accompagnaient « *d'une abondance de Champagne, de Clairet, de bière et de glaces* ». ³³

Le 10 juin 1861, Coppens reçoit l'ordre de mettre son unité à la disposition du général John B. Magruder qui commandait les forces de la Péninsule de Virginie. ³⁴ L'annonce de leur départ réjouit ces jeunes hommes qui ne soupçonnaient pas l'horreur qui les attendait. L'un d'eux écrivit à sa famille : « *Je hais davantage les moustiques et les dunes que les républicains (...). Nous sommes las de patauger et de vivre comme des crabes dans les sables de Pensacola. D'une voix unanime, nous nous sommes exclamés « en avant sur Richmond* ». ³⁵ Leur embarquement pour la Virginie s'opéra dans une joie débordante. De plus, ils ne s'en allaient pas tout seuls. Choqué, le correspondant d'une gazette de La Nouvelle-Orléans écrivit qu'ils avaient eu le « *bon goût* » d'emmener avec eux leurs maîtresses et des femmes pour cuisiner, laver leur linge et nettoyer leurs quartiers. Comme l'exigeait la société bien-pensante, le journaliste ne pouvait dépeindre ces femmes que comme « *des horribles créatures vêtues en homme* ». ³⁶ Il était encore trop tôt pour admettre qu'elles avaient du courage. L'une d'elles, Rose Rooney, servit dans la compagnie des *Crescent Blues*, versée en 1862 dans le bataillon de Coppens. A la bataille de First Manassas (juillet 1861), elle brisa toute seule une clôture pour permettre à une batterie d'artillerie d'entrer sur le champ de bataille. Pendant quatre ans, elle cuisina et soigna les blessés de sa compagnie. ³⁷

Leur périple les amenait à traverser la majeure partie du territoire confédéré. Faute d'un réseau ferroviaire plus dense, leur route passait par Opelika et Montgomery en Alabama, Atlanta, Augusta et Florence en Géorgie et Wilmington en Caroline du Nord. Ensuite elle remontait vers Goldsboro et Weldon en Caroline du Nord avant de les débarquer à Richmond pour gagner leurs positions à Yorktown, sur la péninsule virginienne. Les péripéties de leur voyage jusqu'à Montgomery s'inscrivent dans le thème du film « *Le gang descend sur la ville* ». Pour les décrire, les historiens recourent souvent au récit qu'en dressa l'un de ses participants, l'écrivain américain Thomas C. DeLeon. Comme il traita cet épisode avec une verve inimitable et que ce texte n'est plus disponible en librairie, nous pensons qu'il justifie une citation in extenso.

« *Quelques Alabamiens, deux régiments de Géorgie, les chasseurs à pied, les « Tigres » et les zouaves de Louisiane devaient partir en Virginie et les officiers de cette dernière unité nous offrirent courtoisement de nous prendre dans leur compartiment, jusqu'à Montgomery. Pendant des jours, le camp fut sens dessus dessous en raison des départs et des arrivées à toute heure du jour et de la nuit. L'insuffisance de matériel*

³³ W.H. Russell, *Diary North and South*, p. 210 et *Pictures of Southern Life, Social, Political and Military*, New York, 1861, pp. 45-48.

³⁴ O.R. S. 1, vol. LI-2 : p. 137.

³⁵ *William E. Moore Diary, 1-8 mai 1861 et 20 avril 1861*, in Jones, *Louisiana Infantry*, notes 1 et 16 ; R. Taylor, *Destruction and Reconstruction ; Personal Experiences of the Late War*, New York, 1879, pp. 7-8.

³⁶ *New Orleans Daily Delta* du 6 mai 1861.

³⁷ Jones, *Louisiana Infantry*, note 17.

roulant dans les chemins de fer ne permettait en effet que le transport d'un régiment à la fois. Durant ces nuits, le pas lourd des soldats et le vacarme des tambours nous réveillaient à chaque fois. Quel que soit l'horaire d'un départ, celui-ci s'accompagnait d'une foule nombreuse parmi laquelle se tenaient des camarades rageant de devoir rester sur place. A chaque départ, les voitures étaient bondées et leurs occupants hurlaient en chœur des chansons dont résonnent encore les bois avoisinants ».

« A l'aube d'un matin gris, 600 zouaves émergèrent d'une pinède pour embarquer dans les wagons. Ils ressemblaient à des magnifiques animaux. De taille moyenne, bronzés et aussi musclés et nerveux que des Arabes, ils marchaient d'un pas long et dansant qui trahissait leur endurance au drill auquel on les avait soumis. Néanmoins, leurs faciès étaient durs et brutaux et, en matière de vilénie, certains pouvaient rivaliser avec les pires Turcos d'Algérie. Leur uniforme était très pittoresque. Leurs amples culottes écarlates étaient serrées à la taille par une ceinture en tissu bleu dans laquelle était passé un couteau bowie knife. Elles s'arrêtaient à mi-jambe au-dessus de guêtres blanches. Largement échancrée, leur chemise-veste découvrait un torse recuit par le soleil. Un fez posé avec désinvolture et leur tunique, garnie de passementerie, qui flottait librement sur leurs épaules, produisaient une image d'ensemble fort colorée qui tranchait avec le gris et l'argenté des Sud-Caroliniens ou le brun-rouille des Géorgiens qui s'assemblaient pour les voir passer. L'usage de ces beaux uniformes dans la graisse et la poussière des bivouacs de Pensacola avait laissé des traces indélébiles que ces soldats n'entendaient pas réparer car elles témoignaient de leurs performances ».

Ils n'étaient pas plus nets moralement. Ces « agrégés » des bas quartiers de La Nouvelle-Orléans avaient acquis, en vilénie, une éducation parfaite. Ils n'avaient qu'une vague idée de ce qui différenciait le tien du mien et leurs querelles intestines se réglait d'ordinaire à coups de ceinturon ou au couteau. Toutefois, le drill les avait rendus efficaces. Tous les ordres étaient donnés en français, la langue natale de presque tous les officiers et de la plupart d'entre eux. En cas d'insubordination, les officiers n'hésitaient pas à user librement de leur revolver. Le « six-coups » est en effet un remarquable faiseur de paix. Ils seraient splendides dans une charge sur des jeunes hommes raffinés ou sur un porte-monnaie mais, dans l'ensemble, ils n'étaient pas de ceux avec qui l'on traite des affaires ou que l'on supporte dans la même chambrée ».

« Nous étions de l'avis que leurs officiers appartenaient à une classe sociale nettement supérieure. Energiques, brillants et enthousiastes, ils manifestaient une extrême courtoisie et leur port était altier. Ils s'étaient installés dans la dernière voiture du train pendant que la troupe s'engouffrait dans les autres wagons en faisant retentir les bois de la chanson des zou-zous. Nous nous arrêtâmes à Garland, où la voie n'est pas encore terminée, et nous montâmes ensemble la colline pour nous rendre au restaurant de la gare. Plus personne n'occupait notre train, nous l'avions laissé à la garde de deux clairons qui devaient se tenir sur la plate-forme. Le plus âgé était la copie conforme du Turco. Il avait servi en Algérie et en Italie, mais une balle dans la jambe l'incita à émigrer à La Nouvelle-Orléans. Il avait plus de cinquante ans, une forte prestance, de larges épaules et paraissait aussi dur qu'un chêne. Son corps affichait un bronzage acajou et il arborait une moustache et une poignée de cheveux gris cendré. Ses cheveux rasés très courts accentuaient encore la dureté de ses traits. « Turc », comme nous le surnommions, était le favori des officiers et sa tenue, toujours impeccable, le différenciait énormément des autres ».

“Comme nous disposions d'un train spécial, nous déjeunions à l'aise lorsque retentit brusquement le sifflet de la locomotive et le bruit des machines en marche. Nous nous ruâmes aux fenêtres juste à temps pour apercevoir une volute de fumée au détour d'un

virage. Quant à la voiture des officiers, elle se tenait toute seule sur la voie. Les zouaves avaient détalé avec le train ! Comme nous entourions les deux clairons restés sur place, nous entendîmes les officiers rugir dans des termes que l'on formule rarement durant les offices religieux. Cela ne servait à rien, le train était parti et la seule chose à faire était de spéculer sur les intentions des fuyards pendant que des télégrammes partaient aux deux extrémités de la ligne. Finalement, une seconde locomotive arriva dans un nuage de fumée et nous partîmes à toute allure sur Montgomery ».

« Sur ces entrefaites, les zou-zous avaient pris de l'avance. Menés par leurs instincts jusqu'à en perdre les sens, ils avaient découplé la voiture des officiers et obligé les mécaniciens à faire repartir le train. Dès leur arrivée à Montgomery, ils se débandèrent dans la ville. Ils se saoulèrent dans les débits de boissons, forcèrent des commerçants à leur donner du whisky, malmenèrent des civils et s'introduisirent même dans des habitations privées. Ils créèrent une telle panique que le 1^{er} d'infanterie de Géorgie reçut l'ordre de se poster, par escouades, baïonnette au canon et les armes chargées, à tous les carrefours où sévissaient les émeutiers. De graves troubles allaient surgir lorsque le train des officiers arriva dans le dépôt ».

« Ces créoles en fureur surpassèrent la charge de la brigade légère. Bondissant du train avant même qu'il se fût immobilisé, ils foncèrent, le revolver à la main, en direction du quartier où leurs hommes se livraient à tous les excès. Le vieux clairon chargeait à leur tête, ses yeux noirs brillaient en prévision de la bagarre qui allait suivre et, de temps à autre, il sonnait le ralliement. Les officiers surgirent au milieu d'une foule hurlante et de soldats ivres. Leurs ordres en français cinglaient de toutes parts avec des intonations agressives et leurs revolvers s'abattaient à gauche et à droite, sonnait un mutin à chaque coup. Les réflexes acquis par une longue habitude du drill calmèrent les plus déchaînés et, très rapidement, ils se retrouvèrent en ligne dans la rue. Je vis un jeune lieutenant presque imberbe se ruer sur un malabar de sergent et lui ordonner de regagner les rangs. Ce dernier, un géant, hésita une seconde à se séparer du lot de chaussures qu'il venait d'escamoter. Ce fut une seconde de trop. Le petit lieutenant bondit littéralement en l'air pour le saisir à la gorge tout en lui assénant un violent coup sur la tempe avec la crosse de son revolver. L'homme s'effondra comme un taureau à l'abattoir. « Poussez-moi cet individu dans la rue » glapit le lieutenant à un soldat. Au même moment, le magasin finissait de se vider de ses pillards. En trente minutes, les officiers avaient repris leurs hommes en main et les avaient alignés dans Main Street, la principale artère de la ville, seulement neuf hommes manquaient encore à l'appel. Beaucoup de fez laissèrent entrevoir des bosses sanguinolentes et plus d'un zouave clignaient à peine d'un œil pendant que l'autre gonflait et se refermait ».

« Durant cette affaire, le colonel et moi-même avions sauté du train en marche pour suivre nos amis français. Toutefois, le colonel n'était pas fils d'Atalante³⁸ et, par prestance, prenait le temps de regarder où il posait les pieds. En vérité, il n'avait pas hâte de répandre le sang. Au moment où nous pénétrâmes dans la rue où les zouaves étaient en action, je l'aperçus, totalement essoufflé posant ses 115 kilos contre une porte. Elle n'était pas fermée, des zouaves l'avaient forcée pour déguster leur whisky de l'autre côté. Je vis alors un digne colonel de l'armée confédérée opérer un saut périlleux pour se retrouver au milieu des gredins culottés de rouge qui l'encerclèrent aussitôt. Quoiqu'il fût plus léger, l'artiste Gabriel Ravel n'aurait pas mieux exécuté un tel saut depuis le troisième étage de l'avant-scène. Il n'y avait pas de temps à perdre et j'arrivai à toute allure. J'avais à peine entamé ma course lorsque je vis la silhouette du

³⁸ Héroïne de la mythologie grecque, elle était réputée pour son agilité et sa rapidité.

colonel comme une tour au milieu des rebelles. Le temps de m'approcher de porte, mon apparition, le revolver en main, acheva ce que le colonel avait commencé et ils se défilèrent. Par chance, la barre de la porte s'était effondrée en même temps que lui. Les exercices des temps passés lui revenant comme un éclair, il s'empara de la poutre et, la brandissant, accomplit deux rapides tours sur lui-même qui couchèrent plusieurs de ses assaillants sur le sol. Tout en gesticulant, il hurlait des jurons dont certains étaient inintelligibles : « Sacrédié ! Chope-les moi mon garçon ! Poltrons ! Canaille ! »

« Ses yeux brillaient d'une lueur maligne et, comme il avait trouvé son second souffle, nous poursuivîmes notre chemin. Le colonel agrippait encore sa planche providentielle : « elle suffit pour ces chiens ! » marmonna-t-il, « sauf peut-être le revolver ». Cette nuit-là (...) nos amis français racontèrent que la poutre du colonel avait causé plus de dégâts que leurs revolvers. Celui-ci, couvert d'égratignures, se tenait dans l'encoignure d'un porche et il ne chercha pas à les contredire ».³⁹

Le restant du voyage n'aurait pu être qu'une longue « gueule de bois » si d'autres incidents n'en avaient encore émaillé le parcours. A Opelika (Alabama), l'un des zouaves fut blessé pour des raisons inconnues et par une personne non identifiée. Un autre se tua en tombant de son wagon un peu avant Atlanta. Lors de leur changement de train à Augusta (Géorgie), un des officiers abattit un zouave qui refusa d'obéir et quitta les rangs pour acheter du tabac en ville. Lors de leur halte à Columbia (Caroline du Sud), les zouaves « pétèrent les plombs » une nouvelle fois en canardant du bétail et la volaille tout en battant du tambour et en hurlant des chansons paillardes. Comme leurs paroles étaient françaises, elles ne violèrent probablement pas les oreilles vierges des vénérables duègnes de l'agglomération. Un peu avant Wilmington, un gaillard décida de s'asseoir sur le toit de son compartiment ; le passage sous un pont très bas le tua instantanément. Entre Weldon (Caroline du Nord) et Richmond, quelques zouaves trouvèrent très malin de faire les singes sur les butoirs entre deux voitures, malgré les avertissements de leurs officiers et des mécaniciens. Quand des secousses secouèrent leur train sur un passage difficile, les deux voitures se heurtèrent violemment en écrasant trois des malheureux comiques.⁴⁰

Le 7 juin 1861, Georges Coppens et son 1^{er} bataillon de zouaves louisianais débarquent à Richmond et prennent aussitôt leurs quartiers dans l'entrepôt de Glazbrook, voisin de Petersburg. Cette fois, les officiers les serrent de près et les empêchent de circuler en ville. Le *Daily Dispatch* du 8 juin note cependant que « l'arrivée des zouaves de La Nouvelle-Orléans a mis la ville dans un état d'excitation. Ce bataillon de 630 hommes était la fidèle reproduction des Français qui défilèrent sous les yeux de Napoléon III (...). Généralement de petite taille, vifs et musclés, aussi agiles que des chats, ils sont aussi bruns que la semelle de leurs chaussures (...) et tous dans un état de saleté repoussante ». Durant leur huit jours de voyage, ils n'avaient pas eu l'occasion de se laver et leur ordinaire se limita à des biscuits, du fromage et du whisky.⁴¹ Leur allure martiale et leur uniforme coloré subjuguèrent les provinciaux de Richmond. Ils les stupéfièrent à ce point que l'un d'entre eux écrivit ses impressions à un ami. « L'image la plus étonnante qui m'ait été donnée de voir, dans le domaine du militaire, est le spectacle d'un corps d'environ 600 Louisianais revêtus de l'uniforme des zouaves français. L'élément français prédomine, mais il y a des Irlandais, des Italiens, des Suisses etc. (...). Après un mois ou deux sous le brûlant soleil de Pensacola,

³⁹ DeLeon, *Four Years in Rebel Capitals*, pp. 71-74.

⁴⁰ *Muster Roll, Co. F, June 21, 1861*, Records Group 109, in Wallace « Coppens' Zouaves », note 23 ; *Harper's Weekly* du 27 juillet 1861 ; *Montgomery Weekly Post* du 11 juin 1861 ; DeLeon, *Four Years in Rebel Capitals*, p. 80.

⁴¹ Wallace, *Coppens' Zouaves*, note 24.

ils sont plus bronzés qu'un homme blanc puisse l'être. En plus de l'excentricité de leur costume, leurs manières indiquent qu'ils devaient être des spécimens particulièrement remuants avant de quitter La Nouvelle-Orléans et vous pouvez imaginer quel genre de bonshommes ce sont. En fait, je n'ai jamais vu un groupe d'hommes à l'allure si sauvage ». ⁴²

Dans leurs souvenirs de Richmond pendant la guerre, Sallie Putnam et quelques autres habitants s'accordent à définir les zouaves louisianais comme une calamité. « *Quand vous apercevez un zouave, c'est qu'il y a quelque chose qui a mal tourné* » (...). *Il leur était commun de s'installer dans les cafés et les restaurants et d'y commander les meilleures choses à boire et à manger, puis de dire au propriétaire d'envoyer sa note au Gouvernement (...). S'échappant de leur cantonnement pendant la nuit, ils se ruaient dans la ville comme une bande de chats sauvages. Ils réussissaient fort bien à éluder les contrôles de la police et celle-ci en traduisit très peu en justice pour leurs larcins* ». ⁴³ Le 14^e bataillon d'infanterie et les lascars de Coppens étaient les deux unités louisianaises les plus redoutées par les civils de Virginie. La nature violente de ces deux bataillons convainquit la plupart des gens que tous les Louisianais étaient pareils. Cette impression était évidemment fautive car les majorités tranquilles attirent moins l'attention que les minorités turbulentes. Dans beaucoup de régiments, les abus d'alcool étaient fréquents et des généraux tels Earl Van Dorn, Joseph E. Johnston, Jubal Early et Gustavus Smith ne donnaient pas un exemple de tempérance. ⁴⁴

En juin 1861, le bataillon de Coppens et quelques autres unités débarquent dans les défenses de Big Bethel. ⁴⁵ C'est en cet endroit que les troupes du Nord et le Sud se heurtèrent pour la première fois (la première grande bataille, celle de First Manassas eut lieu le mois suivant). Big Bethel se situait à mi-chemin entre Yorktown et Fort Monroe, à l'extrémité de la péninsule virginienne. Ce poste se situant sur un îlot, les Fédéraux avaient réussi à y maintenir des troupes que commandait le général Ben Butler. Le 10 juin 1861, sur son ordre, le brigadier général E.W. Pierce attaquait Big Bethel par surprise avec sept régiments. Des zouaves fédéraux et confédérés manquèrent de peu d'y croiser le fer car, dans les effectifs fédéraux figuraient les fameux zouaves des colonels Abram Duryea (5^e New York) et Rush Hawkins (9^e New York). Les Confédérés et principalement le colonel D.H. Hill à la tête de son 1^{er} d'infanterie de Caroline du Nord les repoussèrent sans difficulté. Les zouaves louisianais arrivèrent après la bataille or, comme Yorktown ne pouvait pas rester sans défense, ils y retournèrent au cours de la même nuit, accomplissant 42 kilomètres en une seule journée. ⁴⁶

Durant son séjour sur la péninsule virginienne, le bataillon de Coppens se tailla la réputation d'être la pire des unités louisianaises cantonnées en cet endroit. Un Virginien qui les côtoyait leur concéda des qualités de soldats mais les traita de pirates. « *En moins de dix jours ici, ils tuèrent une vingtaine de têtes de bétail* ». Apprenant que sa compagnie allait être versée dans le 1^{er} bataillon de zouaves de Louisiane, un autre soldat s'exclama : « *Nos hommes ont juré qu'ils tireraient les premiers* » ! Les ravages

⁴² H.B. Cowles, Jr., to unknown, June 20, [1861], John B. Williams Papers, ECU, in Jones, *Louisiana Infantry*, note 20.

⁴³ W.H. Russell, *Pictures of Southern Life, Social, Political and Military*, New York, 1861, p. 48 ; S.A.B. Putnam, *Richmond during the War ; Four Years of Personal Observations*, New York, 1867, pp. 36-37 ; A.H. Bill, *The Beleaguered City ; Richmond, 1861-1865*, New York, 1946, pp. 50-51 ; *E. P. Alexander to wife, June 1861*, in E.P. Alexander Collection, Southern Historical Collection, in Jones, *Louisiana Infantry*, note 21.

⁴⁴ Wiley, *Life of Johnny Reb*, pp. 40-43, 49, 56, 58, 166, 175, 178, 187, 223, 318-19.

⁴⁵ *Ibid*, vol. II : p. 931 ; A.W. Bergeron, *Louisiana Units*, Baton Rouge, 1989, pp. 152-53.

⁴⁶ O.R. S. 1, vol. II : pp. 77-80 ; Boatner, *Civil War Dictionary*, p. 63.

causés par la « smala » de Coppens avaient atteint une telle notoriété, que le général Magruder les admonesta publiquement lors de l'inspection de ses troupes, sous une chaude journée de juin. Tout en félicitant l'un ou l'autre régiment pour son comportement à la bataille de Big Bethel, Magruder s'approcha précautionneusement des zouaves. Suant sous le soleil, ceux-ci se tenaient droits comme un I tandis que le général les interpellait à propos de leurs multiples razzias. D'une voix calme, il leur intima l'ordre formel d'y mettre un terme et les prévint que, dorénavant, un homme pris sur le fait serait fusillé sur-le-champ.⁴⁷ Les « flibustiers » de Coppens n'en perdirent pas pour autant le sens de l'humour. On raconte que l'un d'eux s'était tapi dans les hautes herbes pour échapper à la vigilance de ses officiers et qu'il guettait un cochon en liberté pour s'en assurer à la première occasion. Apparut soudainement un soldat de Caroline du Nord qui frustra sa patience en emportant le porc sous son nez. Le zouave se serait alors dressé brusquement en hurlant « *Ha, Ha ! Il n'y a pas que les zouaves qui volent les cochons* » ! Ayant surpris deux zouaves en train de « visiter » sa demeure, le propriétaire leur demanda à quelle unité ils appartenaient. L'un d'eux rétorqua, avec un violent accent français : « *Nous sommes du 1^{er} de Géorgie* ». « *C'est un mensonge* » répliqua le civil, « *les Géorgiens n'ont pas cet accent* ». « *Très bien et bonne journée* » susurra le zouave en claquant la porte derrière lui.⁴⁸

Le 18 juin 1861, Magruder signalait à l'inspecteur général Cooper que le bataillon de Coppens souffrait de troubles internes. « *Dans une précédente lettre, j'avais demandé que le lieutenant-colonel Stuart du 15^e d'infanterie de Virginie soit promu colonel. J'avais adjoint les compagnies virginiennes Work et Warwick au bataillon de zouaves afin d'en faire un régiment et de le pourvoir d'un colonel. En fait, les capitaines des zouaves se présentèrent en groupe à mon office et me déclarèrent qu'ils démissionneraient et s'engageraient ailleurs comme simples soldats si des mesures n'étaient pas prises. Ils estimaient que leur colonel était un très brave homme mais totalement dépourvu d'énergie et de la faculté de commander. Quand je leur fis observer l'irrégularité de leur démarche, je me rendis compte qu'aucune déloyauté ne les animait. Je leur ordonnai alors de reprendre leur service sous les ordres de leur lieutenant-colonel et ils obtempérèrent promptement. Il n'empêche que je souhaite obtenir un bon colonel pour ce bataillon, un homme possédant de la fermeté et des qualifications professionnelles. L'affectation d'un colonel dans cette unité ne serait pas dégradante pour Coppens comme il n'est qu'un lieutenant-colonel. S'il vous plaît, faites en sorte que cette situation s'arrange le plus vite possible* ». ⁴⁹ En tant que conseiller militaire du président, R.E. Lee⁵⁰ lui répondit comme suit le 25 juin 1861.

« *J'ai bien reçu votre communication du 22 courant. La menace de démission des cinq officiers du bataillon de zouaves et le mécontentement de leurs hommes sont pour moi une réelle source de préoccupation. Ce sont des obstacles à la promotion du lieutenant-colonel Stuart du 15^e d'infanterie de Virginie à la tête du nouveau régiment que vous proposez de former par l'addition de deux compagnies de volontaires virginien à ce bataillon de zouaves. (...) Je souhaite donc que vous ordonniez au lieutenant-colonel Coppens de se présenter à mon quartier général à Richmond. Je vous prie également de me faire savoir si, à votre jugement, un autre officier de ce bataillon de zouaves serait mieux qualifié pour le commander* ». ⁵¹

⁴⁷ Jones, *Louisiana Infantry*, note 35.

⁴⁸ McLaws Collection, August 18, 1861, Southern History Collection, in Jones, *Louisiana Infantry*, note 36.

⁴⁹ O.R. S. 1, vol. II : p. 938. Pour le lecteur non familiarisé avec le fonctionnement de la hiérarchie militaire à cette époque, rappelons qu'un régiment était commandé par un colonel que secondait un lieutenant-colonel.

⁵⁰ A cette époque, R.E. Lee ne commandait pas encore l'Armée de Virginie septentrionale.

⁵¹ O.R. S. 1, vol. II : p. 951.

Le général Magruder lui exposa son point de vue dès le lendemain : « *Ma salle de police est actuellement remplie de zouaves qui seront incessamment jugés, nos tribunaux siègent sans interruption. Cette affaire sera réglée par le lieutenant-colonel Coppens que j'ai envoyé à Richmond, conformément à vos instructions. Il me paraît soucieux de bien accomplir son service et, quoique j'aie eu peu l'occasion de le rencontrer, je suis persuadé qu'il fera un excellent officier* ». ⁵²

Pendant l'engagement de Big Bethel (10 juin 1861) ou à son issue, le 1^{er} bataillon de zouaves, qui occupait ce secteur, reçut l'ordre de se replier sur Yorktown (Virginie). Cette retraite, pourtant bien tranquille, se déroula dans le plus complet désordre. Mal avisés, les officiers incitèrent leurs troupes à se défaire de leur couverture contenant leurs vêtements de rechange et leur petit matériel de campagne. Dans sa précipitation, un officier interpréta mal ses instructions et fit incendier la tente et les effets personnels du capitaine Lauve et de tous les officiers de sa compagnie. Ce dernier déclara plus tard que certains de ses malades avaient perdu leurs armes et leur équipement et que la majorité de ses hommes étaient presque en haillons. A la fin du mois de juin, les fringantes tenues zouaves étaient en train de rendre l'âme, plus particulièrement dans la compagnie B du capitaine de Bordenave. ⁵³ La situation vestimentaire de la troupe ne s'améliora pas. Il n'est pas possible de déterminer quand elle toucha de nouvelles tenues, mais certainement pas avant septembre de la même année. En raison de la qualité supérieure du tissu de leurs uniformes, les officiers furent certainement les derniers à arborer une tenue de zouave, même s'il apparaît que les fez rouges se remarquèrent encore longtemps sur la péninsule. ⁵⁴

On ne sait pas ce qui se dégagait de l'entretien que R.E. Lee avait eu avec le lieutenant-colonel Coppens en juin mais, au début du mois suivant, il commandait encore son bataillon et espérait toujours prendre du galon. ⁵⁵ Lors de son entrevue avec le président Davis, en mars 1861, celui-ci avait assuré à Coppens qu'en cas de conflit avec le Nord, son bataillon formerait le noyau d'un régiment. Le 23 avril, il s'était rappelé à la mémoire du secrétaire à la Guerre à ce sujet, mais les archives ne contiennent pas la réponse de ce dernier. Quoi qu'il en soit, l'acte du Congrès du 4 mai 1861 conforta sa requête dans la mesure où il mentionnait la constitution d'un régiment de zouaves comprenant dix compagnies, un colonel, un lieutenant-colonel et la proportion réglementaire d'officiers et de sous-officiers. ⁵⁶ L'acte sembla se matérialiser en juillet 1861 lorsque quatre compagnies de zouaves récemment levées à La Nouvelle-Orléans reçurent leur ordre d'affectation dans le futur régiment de Coppens. Le 15 juillet, les capitaines de ces quatre compagnies lui adressèrent en effet une note disant qu'ils attendaient leur incorporation officielle dans l'armée régulière pour le rejoindre. Plein d'enthousiasme, Coppens transmit une copie de leur télégramme au secrétaire à la Guerre en lui assurant que lui et ses futurs nouveaux officiers auraient tout lieu de se réjouir de cette décision. Craignant que les troubles intérieurs, que son bataillon avaient connus en juin, n'affectent la décision du secrétaire à la Guerre, Coppens ajouta : « *l'incarcération et le passage en cour martiale des éléments indisciplinés – une vingtaine d'hommes – avaient restitué au bataillon la bonne réputation qu'il avait acquise à Warrenton (Pensacola) pour sa discipline* ». Et il cita le témoignage du général Magruder qui, à Yorktown, l'avait félicité pour la qualité de ses services. ⁵⁷

⁵² Ibid, p. 957.

⁵³ *Muster Rolls, companies A, B, D : March 30-July 1, 1861*, (R.G.109), in Wallace « *Coppens' Zouaves* », note 25.

⁵⁴ *New Orleans Daily Delta* du 14 septembre 1861.

⁵⁵ O.R. S. 1, vol. I, : p. 628.

⁵⁶ O.R. S. 4, vol. I : p. 278.

⁵⁷ *Coppens à Walker, 23 avril 1861*, (R.G.109), in Wallace, « *Coppens' Zouaves* », note 28.

L'acte créant un régiment de zouaves ne profita pas à Coppens. Les quatre compagnies de zouaves qui devaient le renforcer étaient apparemment celles que le major Anatole P. Avegno avait levées et dont la fusion avec le bataillon des *Governor's Guards* de R.L. Gibson forma le 13^e d'infanterie de Louisiane, en septembre 1861.⁵⁸ Ayant appris la « bonne nouvelle » en août, Coppens détacha le capitaine Lange en Louisiane pour tenter d'y recruter lui-même les quatre compagnies qui manquaient à son « futur » régiment. L'aura des zouaves l'avait précédé et il n'eut aucune peine à enrôler quatre nouvelles compagnies. Le *Bee* de La Nouvelle-Orléans salua du reste son exploit. « *En lieu et place des 400 hommes qu'il avait peu de chances de récupérer, il (capitaine Lange) retournera en Virginie avec 500 hommes et il aurait pu en avoir davantage s'il l'avait voulu* ». Hélas pour Coppens, les recrues du capitaine Lange prirent une autre destination que la sienne.⁵⁹ Au début septembre 1861, Coppens perdait également la compagnie E du capitaine Paul F. de Gournay. Magruder l'assigna au service d'une batterie lourde sur ses fortifications. Ce n'était pas vraiment une surprise parce qu'à l'origine, de Gournay et ses hommes s'étaient engagés pour servir dans l'artillerie. Ils ne réintégreront jamais leur unité originelle.⁶⁰

L'été virginien de 1861 eut un effet drastique sur la condition des troupes louisianaises stationnées en Virginie. En septembre, l'unité de Coppens ne comptait plus qu'une centaine d'hommes valides, les autres étaient malades et les épidémies de camp en avaient fauché une part non négligeable. En revanche, la nourriture était variée, abondante et de bonne qualité pendant cette première période de la guerre. Un Louisianais cantonné à Norfolk écrivit à sa famille : « *Nous avons des légumes, des fraises et de la crème à ne plus savoir qu'en faire (...). En plus de cela nous mangeons des poissons de toutes les sortes. Actuellement, je me régale d'huîtres et de crabes bien gras* ». En outre les colis provenant de leurs familles et de leur Etat ne manquaient pas. On cite le cas, sans doute exceptionnel, d'un régiment louisianais qui reçut douze caisses de couvertures, 872 caleçons, 400 chemises en flanelle, 400 tuniques, 400 paires de pantalons et 22 douzaines de paires de chaussettes. Quant aux zouaves de Coppens, nous savons qu'ils n'attendaient de cadeaux de personne.⁶¹

Le 3 octobre 1861, dans son Ordre Général n°89, Magruder structurait son Armée de la Péninsule (basée à Yorktown) en huit brigades. Le bataillon de Coppens figurait dans la seconde, commandée par le colonel Theodore G. Hunt.⁶² Réorganisation très provisoire car, le 31 janvier 1862, Magruder apportait à son dispositif une seconde modification qui, entre autres, versait les zouaves louisianais dans la brigade de Gabriel J. Rains. Celle-ci formait la seconde division de son armée (Ordre Général n°105).⁶³

En janvier 1862, les rôles des cinq compagnies du bataillon de Coppens relèvent 23 officiers et 420 soldats et sous-officiers. De ces 443 hommes, 169 seulement se trouvaient encore en service actif (11 officiers et 158 soldats et sous-officiers). Parmi les présents, trois officiers et 35 troupiers étaient malades ou aux arrêts. Quant aux 275 absents, neuf officiers étaient en congé régulier et trois en service détaché ; 43 soldats étaient en congé de maladie, 173 en congé régulier et 46 en service détaché. Aucun déserteur n'était encore à déplorer. La situation empira au cours du trimestre suivant : seulement trois officiers et 118 hommes étaient présents, les autres étaient absents pour

⁵⁸ Bergeron, *Louisiana Units*, pp. 102-105 ;

⁵⁹ Wallace, « *Coppens' Zouaves* », notes 29 et 30.

⁶⁰ O.R. S. 1, vol. IV : pp. 639, 669 ; Joslyn, *Well-born Lt. Col. Paul F. de Gournay*, passim.

⁶¹ Taylor, *Destruction and Reconstruction*, p. 15 ; Jones, *Louisiana Infantry*, notes 27 à 29.

⁶² Ibid. S. 1, vol. IV : p. 668.

⁶³ Ibid. pp. 697-98 ; vol. IX : p. 37.

toutes les raisons imaginables.⁶⁴ D'après l'historien Lee Wallace, c'est à cette époque que les dames de Williamsburg (près de Yorktown) offrirent à la compagnie B du capitaine de Bordenave, un drapeau en soie confectionné de leurs propres mains. Un descendant de cet officier, le Révérend E.A. de Bordenave, en fit don au Confederate Museum de Richmond. En général, la remise d'un tel drapeau s'accompagnait d'une petite cérémonie réunissant la troupe et le groupe des donateurs ou donatrices.

La personne représentant ceux qui avaient confectionné les couleurs les présentait au porte-drapeau attitré de l'unité et prononçait une allocution analogue à celle dont témoigna un membre des *DeSoto Rifles*. « *Au nom de vos mères et de vos sœurs qui vous bénissent, acceptez ces couleurs cousues par leurs tendres mais solides mains. Lorsque cet étendard flottera devant vous sur le champ de bataille, qu'il vous inspire non seulement les sentiments de patriotisme d'un soldat aspirant à l'honneur et à la gloire pour lui et son pays, mais aussi qu'il vous rappelle que ceux que vous aimez comptent sur vous pour les préserver d'un ennemi fanatique* ». Le sergent porte-drapeau et les caporaux avançaient alors d'un pas pour recevoir le drapeau, puis le sergent formulait sa réponse. « *Mesdames, c'est avec le cœur battant et beaucoup d'émotion que nous acceptons de vos mains ce splendide étendard, le fier emblème de notre jeune république (...). Pour tous ceux qui reviendront du champ de bataille en arborant triomphalement ces couleurs, ceux qui seront peut-être handicapés à vie, cette cérémonie rappellera votre gentillesse et vos propos affectueux (...). Puisse le dieu des batailles planer sur nous et enregistrer notre promesse de n'entacher ces couleurs que du sang de ceux qui les attaquent et les protègent. Camarades, vous avez entendu ce serment, qu'il vous guide et vous maintienne dans le droit chemin dans vos camps (...), dans la fumée des batailles, au sein des carnages et de la mort. Que ces couleurs vous infusent une nouvelle vigueur, qu'elles renforcent vos bras et donnent à votre cœur plus de puissance et de courage* ». ⁶⁵

La campagne de la Péninsule était alors en plein développement. Après sa grande défaite à First Manassas, en juillet 1861, le gouvernement fédéral comprit que la rébellion des Etats confédérés ne se materait pas en quelques mois. Il prit donc des dispositions pour lever d'immenses armées et créer une infrastructure en adéquation avec leurs besoins et leurs objectifs. George B. McClellan s'était fait remarquer par quelques succès mineurs en Virginie occidentale et Lincoln lui confia le commandement en chef de toutes les forces fédérales. Sa première tâche fut de créer une nouvelle Armée du Potomac. Jamais les Etats-Unis n'avaient réuni autant de soldats sous un commandement unique. Quand il eut rassemblé plus de 100.000 hommes, McClellan osa enfin prendre l'offensive. Il faut savoir que le président Lincoln avait dû le houspiller à plusieurs reprises pour qu'il se décide enfin à utiliser son nouvel outil militaire. Sans entrer dans tous les détails de son plan d'invasion, disons simplement qu'il visait à capturer Richmond par la péninsule de Virginie. McClellan se mit en route le 17 mars 1862 avec douze divisions et une flottille de canonnières fluviales. Le 4 avril, sa progression achoppa sur les défenses que le général confédéré John B. Magruder avait dressées sur sa route, à Yorktown. Le 4 mai 1862, après avoir effectué des gigantesques travaux de siège devant la place, McClellan la trouva désertée. Magruder et sa petite armée l'avaient tenu en haleine suffisamment longtemps pour permettre à l'Armée de Virginie de collecter des renforts. L'armée de Magruder, désormais fondue dans celle de Virginie septentrionale, se replia lentement sur Richmond en préparation

⁶⁴ *Battalion Returns for January and February 1862*, (R.G.109), in Wallace, « *Coppens' Zouaves* », note 34.

⁶⁵ B.I. Wiley, *The Life of Johnny Reb : The Common Soldier of the Confederacy*, New York, 1962, pp. 21-22.

de sa contre-offensive.⁶⁶

Couvrant la retraite de Magruder, la cavalerie de J.E.B. Stuart eut affaire à forte partie. Soutenue par deux divisions d'infanterie et quatre batteries d'artillerie, la division de cavalerie fédérale de George Stoneman les serrait de fort près. C'est alors que la division de Peter Longstreet (Armée de Virginie septentrionale) intervint. Elle se retrancha derrière des positions défensives érigées par Magruder et bloqua la poursuite ennemie à Williamsburg (4-5 mai 1862). Dans cette affaire, les Confédérés engagèrent 31.800 hommes et les Fédéraux 40.800. Les zouaves de Coppens y participèrent dans les rangs de la brigade de R. H. Anderson (division Longstreet). Les Confédérés reprirent leur retraite le lendemain. Durant celle-ci, un zouave de Coppens horrifia ses compagnons. Faisant route, quelques zouaves croisèrent des blessés fédéraux qui gisaient sur le bord de la route. L'un d'eux avait reçu une balle dans l'abdomen et suppliait qu'on abrège ses souffrances. On sait qu'à l'époque, une telle blessure était inguérissable et qu'elle entraînait une mort lente et particulièrement douloureuse. Quelques soldats rebelles s'étaient arrêtés auprès de lui et ils furent bientôt rejoints par des zouaves, « *la pire bande de démons que j'aie jamais vue* » raconta le témoin de cette histoire. L'un d'eux s'approcha du malheureux et lui demanda s'il pouvait calmer sa souffrance. Quand le Yankee lui eut fait un signe affirmatif, le zouave braqua son fusil sur son crâne et fit feu. Les autres s'écartèrent, pétrifiés par ce geste. Agacé par leur attitude, le zouave s'adressa aux autres blessés : « *Quelqu'un d'autre désire-t-il le même traitement* » ? Comme personne ne lui répondit, il reprit son chemin. Le témoin de cette action ajouta que l'homme ne fut jamais puni et que son acte desservait une fois de plus la réputation des zouaves.⁶⁷ Cet accusateur n'avait sans doute qu'une vue édulcorée du conflit parce que le comportement du zouave en question s'inscrivait totalement dans le comportement de nos propres troupes pendant les deux guerres mondiales et celles de Corée et du Vietnam.

Quoique les *Battles and Leaders of the Civil War* et les *Official Records* ne le mentionnent pas, les professeurs Terry Jones et Lee A. Wallace établirent néanmoins que le bataillon de Coppens servait encore dans la brigade Anderson (division Longstreet) à Fair Oaks. Cette bataille commença au début de l'après-midi du 31 mai, au moment où le « wing⁶⁸ » de Longstreet engagea le 4^e corps ennemi. Les combats se déchaînèrent jusqu'au soir. Longstreet connaissait très mal le terrain et son offensive se décomposa en une série d'attaques isolées de la part de ses brigades. A la tombée du jour, le général Anderson galopa en direction des bataillons de Coppens et de St. Paul, qui, dans le sous-bois, résistaient côte à côte à un pilonnage sévère. Très calmement, Anderson chevaucha le long de la ligne des zouaves et des « chasseurs » de St. Paul et leur dit que c'était le moment, pour eux, de prendre part au combat et qu'ils devaient enlever la colline qui leur faisait face et sur laquelle se massaient des troupes ennemies. « *Souvenez-vous de Butler à La Nouvelle-Orléans* » leur cria-t-il « *et foutez-les moi en l'air* »⁶⁹. Dans les ténèbres naissantes, un orchestre tapi Dieu sait où commença à jouer « Dixie » pendant que chasseurs et zouaves se faufilaient dans le terrain boisé dont la lisière s'arrêtait à moins de cinquante mètres des positions ennemies. Au cri de « *Butler*

⁶⁶ Boatner, *Civil War Dictionary*, pp. 632-33.

⁶⁷ Jones, *Louisiana Infantry*, note 58.

⁶⁸ L'organisation de l'Armée de Virginie septentrionale en deux corps, les anciens « wings » de Longstreet et de Jackson, n'eut lieu qu'après la campagne de Sharpsburg (septembre 1862).

⁶⁹ Lors de son occupation de La Nouvelle-Orléans, en avril 1862, le général Ben Butler avait pris des mesures vexatoires à l'égard des femmes qui manifestaient trop ouvertement leur mépris pour les officiers de son armée.

le picayune », ⁷⁰ les Louisianais surgirent du couvert et bousculèrent deux régiments de Pennsylvaniens qu'ils truffèrent d'un feu nourri à moins de quinze mètres. Frappés de plein fouet, les soldats fédéraux reculèrent en désordre jusqu'à ce que leurs officiers découvrent l'infériorité numérique de leurs assaillants et rallient leurs troupes. Leur riposte faucha net la première ligne confédérée. Les Louisianais tombaient par charretées quand un renfort leur permit de se maintenir sur la position ennemie.

A la tombée de la nuit, les deux camps réorganisèrent leurs lignes en préparation du jour suivant. Les Louisianais de Coppens avaient des préoccupations plus pragmatiques. Se faufilant dans l'obscurité, ils vidèrent les havresacs de tous les Fédéraux qui gisaient à leur portée. Cette démarche prosaïque eut un effet plus noble. Chevauchant sur leurs positions, le général Pickett croisa quelques zouaves qui croulaient sous le poids de leur butin. Ils cherchèrent à l'éviter, mais Pickett leur fonça droit dessus et les interpella. L'un d'eux lui répondit qu'ils avaient les Yankees aux trousses et qu'il serait gentil de les laisser passer. Cette information était d'importance et le général « piqua des deux » pour alerter ses supérieurs de l'arrivée subreptice de l'ennemi.⁷¹

Coppens entra dans cette bataille avec 225 hommes et il y perdit la moitié, dont onze officiers. Lui-même fut sérieusement blessé.⁷² Un journal annonça que le bataillon qui avait combattu à ses côtés (*St. Paul's Rifles*) avait laissé cent de ses 196 hommes sur le terrain. En revanche, une autre gazette ne parlait que d'une perte de 57 hommes pour l'ensemble de ses trois compagnies. En outre, elle précisa que les deux bataillons avaient fusionné sur le terrain et que la bataille avait mis hors de combat 310 des 380 hommes qui avaient participé aux combats.⁷³ Dans tous les cas, il y avait une discordance entre ces informations.

Le 7^e bataillon d'infanterie de Louisiane (*St. Paul's Rifles*) avait été formé le 1^{er} octobre 1861 en Virginie par la fusion de trois compagnies louisianaises : les *Foot Rifles*, les *Crescent Blues* et les *Catahoulas Guerrillas*. Après la bataille de Fair Oaks, les deux dernières de ces compagnies devinrent les compagnies G et H du bataillon de Coppens.⁷⁴ Les *Catahoulas Guerrillas* méritent qu'on s'attarde un peu sur leur parcours et leurs caractéristiques. Constituée en grande partie de fils de planteurs, cette compagnie servit initialement dans le 1^{er} bataillon « Spécial » de Roberdeau Wheat, une unité de zouaves plus connue sous le nom de « Tigres de Louisiane ». Considérée comme la moins prédatrice des compagnies de Wheat, celle des *Catahoulas Guerrillas* n'en avait pas moins la réputation de ne contenir que « des voleurs et des malandrins ». En octobre 1861, le commandement confédéré transféra les *Catahoulas Guerrillas* dans le 7^e bataillon. Il est possible que ses membres ou tout au moins leurs officiers portaient une tenue de zouave propre aux « Tigres » de Wheat.⁷⁵

Le 1^{er} bataillon de zouaves de Louisiane apparaît ensuite dans la brigade Roger A. Pryor de la division Longstreet, au sein de laquelle il affrontera la terrible campagne des

⁷⁰ Surnom attribué à Butler parce qu'il était de très petite taille et que le picayune était une toute petite pièce de monnaie presque sans valeur.

⁷¹ *An English Combatant, Battlefields of the South, from Bull Run to Fredericksburg, with Sketches of Confederate Commanders, and Gossip of the Camps*, New York, 1864, p. 253 ; *Confederate Veteran*, vol. XIV-1906, p. 521 ; A. Austin, *Georgia Boys with « Stonewall Jackson » : J.T. Thompson and the Walton Infantry*, Athens, 1967, p. 27 ; Jones, *Louisiana Infantry*, notes 61-62.

⁷² C. Arroyo, *Roster of the Louisiana Zouaves ; From Reorganization November 10, 1862, for the War*, (R.G. 109), in Wallace, « *Coppens' Zouaves* », note 35 ; Johnson & Buel, *Battles & Leaders*, vol. II : pp. 200-201, 219.

⁷³ Extraits de presse non identifiés figurant dans l'album des revues de presse de La Nouvelle-Orléans, part I, Université de Tulane et dans le dossier de presse de l'Armée de Virginie septentrionale, part I, LHAC, in Jones, *Louisiana Infantry* ; Wallace, *Coppens' Zouaves*, p. 279.

⁷⁴ Bergeron, *Louisiana Units*, pp. 153, 160.

⁷⁵ C.L. Dufour, *Gentle Tiger ; The Gallant Life of Roberdeau Wheat, Baton Rouge*, 1957, p. 120 ; Bergeron, *Louisiana Units*, pp. 148-49, 152-53 ; 160 ; Jones, *Louisiana Infantry*, note 8.

Sept Jours (25 juin-1^{er} juillet 1862).⁷⁶ Le professeur Wallace a puisé, dans les souvenirs de l'épouse du général Pryor, un excellent commentaire sur la personnalité du lieutenant-colonel Coppins. « *Depuis mes fenêtres, j'assistais au va-et-vient constant des officiers provenant de toutes les divisions de l'armée. Les zouaves de Louisiane formaient une compagnie particulièrement intéressante. Leur jeune colonel Coppins était un bel exemple de beauté masculine. Il pouvait jaillir devant notre porte, sur une superbe monture, et en un instant mettre pied à terre, bondir dans les escaliers avec le mot de quelque officier, puis les dévaler, sauter en selle et repartir au galop. Personne n'était plus admiré que le colonel Coppins* ». ⁷⁷

Les mythes ayant la vie dure, la campagne des Sept Jours est qualifiée de premier grand succès de R.E. Lee parce qu'il repoussa McClellan sur Washington. Cependant, celui-ci lui infligea des pertes qu'aucun autre général fédéral n'égalera avant Grant, en 1864. Les Confédérés et les Fédéraux perdirent respectivement 20.150 et 15.900 hommes mais, si l'on excepte les disparus, les déserteurs et les prisonniers, la disproportion est encore plus énorme. Alors que l'armée du Nord, pourtant supérieure en nombre, ne comptabilisa la mise hors de combat que de 9.800 de ses soldats, vite remplacés, 19.200 Rebelles furent tués et blessés. Considérant l'estimation qui a été faite des effectifs globaux mis en présence, ces tués et blessés représentaient entre 21 et 24 % des effectifs rebelles et seulement 9,3 % de ceux des Fédéraux.⁷⁸ Quoiqu'il eût loupé la prise de Richmond, McClellan avait accompli ce qui n'était pas encore dans l'air du temps : il saigna l'armée adverse. Il faudra attendre l'accession de Grant au commandement suprême pour que ses armées se préoccupent davantage de détruire celles du Sud que de s'emparer de leur capitale. Le 9 avril 1864, Grant ne note-t-il pas à l'intention du commandant de l'Armée du Potomac : « *L'armée de Lee doit être votre seul objectif. Poursuivez-là où qu'elle aille* ». ⁷⁹

Dans son rapport sur le comportement de ses troupes au cours de la campagne des Sept Jours, le brigadier général Pryor et Longstreet, son chef de corps, soulignent les interventions de ses colonels les plus méritants. Il réserve, entre autres, une mention spéciale au bataillon de Georges Coppins dont 42 hommes et 5 officiers tombèrent à Mechanicsville, le 26 juin.⁸⁰ Compte tenu des hommes perdus par le 1^{er} bataillon de Zouaves à la bataille de Fair Oaks et pendant les Sept Jours, il ne lui restait plus que 141 immédiatement disponibles. De nouveaux changements attendaient le bataillon et son petit nombre n'en était pas la cause.

Le 24 juillet 1862, le général Richard (Dick) Taylor rencontre le président Davis pour le convaincre d'accepter la création de deux brigades essentiellement louisianaises. La première, sous le brigadier général Harry T. Hays, regrouperait les 5^e, 6^e, 7^e, 8^e et 14^e d'infanterie de Louisiane. La seconde, destinée au colonel William L. Shivers, devait inclure les 1^{er}, 2^e, 9^e et 10^e d'infanterie, le bataillon de Coppins et celui de Pendleton (3^e bataillon d'infanterie). Le vœu du général Taylor était d'emmener cette seconde brigade dans le district de la Louisiane occidentale dont il venait d'obtenir le commandement.⁸¹ R.E. Lee devait donner son avis au sujet de ces mutations et, de toute évidence, il ne les adopta pas toutes. Son Ordre Général du 26 juillet 1862, annonce en effet que les 1^{er}, 2^e, 9^e, 10^e et 15^e d'infanterie de Louisiane ainsi que le 1^{er} bataillon de zouaves étaient

⁷⁶ O.R. S. 1, vol. XIV : p. 649.

⁷⁷ Mrs. Roger A. Pryor, *Reminiscences of Peace and War*, New York, 1904, p. 172, in Wallace « *Coppins' Zouaves* », note 36.

⁷⁸ Johnson & Buel, *Battles & Leaders*, vol. II : pp. 315, 317.

⁷⁹ O.R. S. 1, vol. XXXIII : p. 828.

⁸⁰ Ibid. vol. XI-2 : pp. 503, 780.

⁸¹ Ibid. vol. LI-2 : p. 597.

retirés de leur brigade respective pour en former une nouvelle. Celle-ci devait être attachée à la division du major général Lafayette McLaws, en cours de formation. Quant aux autres régiments louisianais, Lee consentit à les regrouper dans une nouvelle brigade, mais préféra en priver leur Etat au bénéfice de sa sacro-sainte Virginie.⁸²

A l'issue de la campagne des Sept Jours, le Nord comprit la nécessité de rassembler, sous un commandement unique, les armées que Stonewall Jackson avait battues séparément dans la vallée de la Shenandoah. Son choix se porta sur John Pope un général qui avait remporté quelques victoires en Missouri et sur le fleuve Mississippi. Sa mission consistait à couvrir Washington et la vallée de la Shenandoah et de se porter à l'est des montagnes Blue Ridge pour attirer sur lui une partie des forces que R.E. Lee rassemblait autour de Richmond. Pope se mit en route le 14 juillet 1862 et se dirigea sur Gordonsville (Virginie). Lee et ses 80.000 hommes se trouvaient donc coincés entre les 90.000 hommes de McClellan, qui leur faisaient face, et les 50.000 hommes de Pope qui venaient du Nord. Percevant que McClellan ne menacerait pas Richmond dans l'immédiat, Lee prend l'option de distraire l'un pendant qu'il s'occupait de l'autre. Il laisse en écran les divisions des majors généraux R.H. Anderson, L. McLaws, J.G. Walker et D.H. Hill et marche sur Pope avec le reste de ses forces, le « wing » de Longstreet en tête.⁸³ Quant au bataillon de Coppens, il ne se retrouva pas dans la division McLaws, comme mentionné plus haut dans l'Ordre Spécial n°163, mais dans la brigade de William Starke (division W.B. Taliaferro, « wing » de Jackson).⁸⁴

Au début de cette campagne, les zouaves de Louisiane se réduisaient à 4 officiers et 27 soldats. L'érosion de leur effectif résultait probablement du transfert, en août 1862, des *Crescent Blues* et des *Catahoulas Guerrillas* dans le 15^e d'infanterie de Louisiane. Ces deux compagnies de l'ancien 7^e bataillon de Louisiane avaient renforcé Coppens à la veille de Fair Oaks. En compensation, le mois suivant, il obtint les *Foot Rifles*, la dernière compagnie disponible de l'ancien 7^e bataillon.⁸⁵ A cette époque, les zouaves louisianais n'avaient jamais connu des pires conditions d'existence. Quand ils quittèrent Richmond pour rejoindre Stonewall Jackson, tous étaient en guenilles et quatorze d'entre eux n'avaient plus de chaussures. Les pieds en sang, ceux-ci ne purent suivre le rythme infernal que Jackson imposait à ses troupes et des détachements ennemis les capturèrent peu après leur traversée du fleuve Rappahannock, le 25 août. Il n'en resta que 17 à la bataille de Second Manassas, au cours de laquelle la brigade de Starke se distingua particulièrement à Groveton.⁸⁶ Après la mort du général Starke, le colonel Leroy A. Stafford en retraça les péripéties :⁸⁷

« Etant le plus ancien colonel de la brigade, j'en assumai le commandement jusqu'au retour du général. A son retour, nous reprîmes notre marche (...) en direction d'un gué sur le fleuve Rappahannock. En y arrivant, le 21 août, nous avons trouvé l'ennemi solidement retranché sur l'autre rive. Nous avons continué notre marche le lendemain et, le 25, nous avons franchi le fleuve à Major's Mill. Nous sommes parvenus à Manassas le 27. Durant la nuit, nos hommes prirent position près d'une petite ferme appelée Groveton. Quand l'ennemi apparut, dans l'après-midi du 28, nous nous formâmes en ligne de bataille sur une crête dominant la ferme et attendîmes l'attaque. Nos hommes combattirent sans répit de 17 h à 21 h et l'ennemi battit en retraite (...).

⁸² O.R. S. 1, vol. XII-3 : p. 918 ; vol. XIV : p. 656.

⁸³ Johnson & Buel, *Battles & Leaders*, vol. II : pp. 499-500, p. 514 ; Boatner, *Civil War Dictionary*, pp. 101-102.

⁸⁴ O.R. S. 1, vol. XVI : p. 549 ; Johnson & Buel, *Battles & Leaders*, vol. II : p. 500.

⁸⁵ A.W. Bergeron, *Louisiana Units*, Baton Rouge, 1989, p. 152.

⁸⁶ O.R. S. 1, vol. XVI : p. 549 ; Johnson & Buel, *Battles & Leaders*, vol. II : pp. 499-500, p. 514 ; Wallace, *Coppens' Zouaves*, p. 279.

⁸⁷ O.R. S. 1, vol. XVI : p. 668-69 ; vol. XIX-1 : p. 1014.

Dans la matinée du 30, le général Starke, qui remplaçait le commandant de la division, m'ordonna d'envoyer la moitié d'un régiment en exploration et de prendre position à un croisement de la voie ferrée. L'ennemi appliqua vers 8 heures, d'abord en envoyant des éclaireurs, puis des troupes plus nombreuses qui se formèrent en régiments et en brigades pour donner l'assaut. D'importantes forces adverses s'étaient massées en face de nous dans l'évidente intention de nous bouter hors de nos positions. Ils effectuèrent plusieurs charges, mais nos hommes les repoussèrent à chaque reprise en leur infligeant de lourdes pertes. C'est à ce moment-là que les munitions commencèrent à nous manquer. Nos garçons fouillaient dans les cartouchières de leurs camarades morts pour s'y réapprovisionner, mais cela ne suffisait pas et certains d'entre nous tinrent leur position en lançant des pierres et des rochers sur l'ennemi. Celui-ci finit alors par abandonner la partie et nous le poursuivîmes en direction de la grand-route. C'est à cet endroit que nous nous sommes arrêtés et que nous avons dressé nos bivouacs pour la nuit ». Nous ne connaissons pas les pertes des zouaves qui prirent part à cette action, mais celles de sa brigade s'élevaient à 385 hommes dont 110 tués.⁸⁸

La totale mise en déroute de l'armée de John Pope à Second Manassas incita Lee à porter la guerre chez l'ennemi. Cette première invasion du territoire nordiste, il l'entamait avec inquiétude et semblait lui attribuer une importance plus politique que militaire. Pour Lee, sa progression en Maryland conforterait la position de la minorité pacifiste américaine à quelque six semaines de ses prochaines élections législatives. L'électorat nordiste aurait alors à choisir entre la prolongation de la guerre ou sa cessation immédiate.⁸⁹ Davis et son secrétaire d'Etat ne croyaient guère en cette théorie. Selon eux, seule une grande victoire entraînerait la France et la Grande-Bretagne dans leur camp. Le hasard sauva l'Armée fédérale du Potomac. Un de ses éclaireurs découvrit fortuitement l'ordre secret de Lee, qu'un de ses généraux avait oublié ou égaré sur le terrain. La méfiance naturelle du général McClellan et sa proverbiale lenteur évitèrent à l'armée rebelle de se faire laminer à Sharpsburg, mais la renvoyèrent tout de même en Virginie à l'issue d'une solide correction.⁹⁰

Quelques jours avant la bataille de Sharpsburg (17 septembre 1862), Georges Coppens aurait été enfin promu colonel, mais à la tête du 8^e d'infanterie de Floride. Marie-Alfred, son frère puiné, aurait pris immédiatement sa succession à la tête des derniers zouaves du bataillon. Georges perdit la vie dans la bataille et, comme quelques jours plus tôt il avait emporté les archives régimentaires, ces documents disparurent. Dans son rapport sur cette bataille, le major général Longstreet cita Georges Coppens parmi « *les plus vaillants officiers qui tombèrent dans l'exercice de leurs fonctions, alors qu'ils dirigeaient leurs hommes au cœur des combats* ». ⁹¹ Durant cette campagne, les derniers éléments du 1^{er} bataillon de zouaves louisianais servaient encore dans la brigade du général Starke. Celui-ci ayant été tué pendant les engagements, c'est encore au colonel Stafford qu'il incombait de relater les prestations de la brigade. « *Après avoir franchi le Potomac le 11 septembre, notre brigade participa à la capture d'Harper's Ferry par Stonewall Jackson. Nous retraversâmes le fleuve le 16 et, le même soir, nous dormîmes sur nos armes près de Sharpsburg. Tôt dans la matinée du 17 septembre, l'engagement devint général et se poursuivit pendant toute la journée. La brigade y prit une large part. (...). Nous avons conservé nos positions toute la journée du lendemain*

⁸⁸ Johnson & Buel, *Battles & Leaders*, vol. II : p. 500.

⁸⁹ Freeman, *R.E. Lee : A Biography*, vol. II, p. 358.

⁹⁰ R.W. Patrick, *Jefferson Davis and His Cabinet*, Baton Rouge, 1944, p. 38 ; *Journal of Congress*, vol. V, pp. 15, 267, 371 ; *Charleston Mercury* du 28 septembre 1861 ; *Richmond Enquirer* du 21 février 1862.

⁹¹ O.R. S. 1, vol. XIX-1 : p. 842. Les papiers de l'adjutant général Charles Arroyo sont la seule source indiquant que Georges Coppens obtint le commandement du 8^e d'infanterie de Floride ; Wallace, « *Coppens' Zouaves* », note 38.

puis, le jour suivant, nous avons retraversé le fleuve Potomac ». ⁹²

Au retour de ces funestes opérations en territoire ennemi, il ne restait plus guère de zouaves, leurs vêtements partaient en guenilles et les marches et contremarches avaient laminé leurs brodequins. Marie-Alfred Coppens, leur nouveau lieutenant-colonel, avait pourtant sollicité leur rééquipement. Comme seul le chef d'une unité organisée pouvait requérir du matériel, le général excipa de l'insuffisance numérique du bataillon de Coppens pour ne pas y donner suite et le déclasser des unités opérationnelles. ⁹³

Le 10 novembre 1862, le bataillon de Coppens, désormais connu sous le nom de *Confederate Zouave Battalion*, entame une profonde réorganisation. L'apport de nouvelles recrues et le retour des absents, des malades et des blessés regarnissent tant soit peu ses rangs. Durant cette refonte, les zouaves restent dans Richmond. ⁹⁴ Peu après la bataille de Fredericksburg (décembre 1862), ils quittent la capitale à la demande expresse de Roger Pryor, leur ancien général. Ayant appris qu'ils « végétaient » à Richmond, ce dernier avait sollicité leur transfert pour renforcer ses défenses sur la rivière Blackwater, dans le sud-est de la Virginie. Se souvenant de leurs prestations, Pryor était persuadé que « s'ils passaient sous ses ordres, ils ne manqueraient pas de doubler leur effectif en attirant des recrues depuis l'arrière des lignes ennemies ». ⁹⁵

S'il les avait vus à ce moment-là, il aurait déchanté. Le lieutenant Charles Arroyo était le seul homme du bataillon encore en service actif : un autre officier était aux arrêts et un troisième en service détaché. Quant à la troupe, 16 hommes étaient absents, deux étaient malades et neuf portés déserteurs. Un mois plus tard, le bataillon s'était un peu étoffé, mais ses 90 hommes (dont 29 en congé ou en absence illégale) constituaient à peine une compagnie complète. ⁹⁶ En pratique, leur mission sur la Blackwater se résuma à garder des avant-postes, des dépôts et à pourchasser les déserteurs.

Lorsque le lieutenant général Longstreet entreprend d'assiéger Suffolk (Virginie) en avril 1863, il intègre le *Confederate Zouave Battalion* dans son corps d'armée. Parmi les assiégés, figuraient les zouaves du colonel Rush Hawkins (9^e d'infanterie de New York). Le hasard voulait que, depuis l'engagement de Big Bethel, en Virginie, les zouaves de Coppens et ceux d'Hawkins se fissent face une seconde fois. ⁹⁷ Lors du retour du corps de Longstreet, Coppens et ses hommes regagnent les défenses de la Blackwater. Leur présence sur place se justifie car, vers la mi-juin 1863, les zouaves et les forces locales repoussent un corps expéditionnaire yankee comprenant dix régiments d'infanterie, deux de cavalerie et seize pièces d'artillerie. ⁹⁸ En août 1863, on les retrouve d'abord dans les troupes du département de Richmond, commandées par le major général Arnold Elzey, puis dans celles du département de Caroline du Nord du major général George E. Pickett. Pour le lieutenant-colonel Marie-Alfred Coppens et ses survivants, la guerre se poursuivait dans la routine des gardes et des patrouilles ⁹⁹. En octobre, Pickett les charge de capturer les nombreux déserteurs rebelles qui erraient dans la zone comprise entre les deux armées. Le mois de novembre leur réserve même quelques distractions. Leur affectation au dépôt de Murfree's (qui deviendra Murfreesboro en Caroline du Nord) suscite l'intérêt des gens du cru qui sont stupéfaits

⁹² O.R. S. 1, vol. XVI : p. 669.

⁹³ Papiers de l'adjudant C. Arroyo, in Wallace, « *Coppens' Zouaves* », note 39.

⁹⁴ O.R. S. 1, vol. XXI : p. 544 ; vol. XXVII-2 : p. 790.

⁹⁵ Ibid. vol. LI-2 : p. 669.

⁹⁶ *Morning Report*, 3 January 1863, (R.G. 109), in Wallace « *Coppens' Zouaves* », note 40 ; O.R. vol. XXIX-2 : p. 906.

⁹⁷ J.C. Janssens, *Le Siège de Suffolk*, Bruxelles, 1997, p.p. 44-45.

⁹⁸ O.R. S. 1, vol. XXVII-2 : p. 790 ; XXVII-3 : pp. 1053-54 ; XXXII-2 : p. 264 ; XXXIII : p. 885 ; XXXIV-1 : p. 12.

⁹⁹ O.R. S. 1, vol. XXIX-2 : p. 690 ;

de les entendre parler français entre eux. Le 5 novembre, les ladies locales organisent en leur honneur une « Soirée louisianaise » (en français dans le texte).¹⁰⁰ En décembre 1863, au dépôt de Franklin (Virginie), l'unité se compose encore de 19 officiers et de 43 hommes présents pour le service, presque un officier pour deux hommes !¹⁰¹

Ils affrontent encore l'ennemi à Windsor (Caroline du Nord), le 29 janvier 1864. Au cours de cet engagement, le *Confederate Zouave Battalion* et le 29^e de cavalerie de Géorgie, réunis sous le commandement du colonel Joël R. Griffin, contraignent six régiments ennemis à interrompre leurs opérations et à rembarquer dans leurs chaloupes.¹⁰² En mars 1864, la division du brigadier général Robert W. Ransom, dont les zouaves font partie, effectuent des opérations de représailles contre la garnison fédérale de Suffolk. La maltraitance de citoyens de la ville par la garnison fédérale en était la cause, mais également le chantage que le général Ben Butler exerçait sur les citoyens loyaux. En décembre 1863, le major de Bordenave, qui commandait les zouaves en l'absence de Marie-Alfred, avait en effet reçu des dames de Suffolk qui étaient venues se plaindre que Butler les forçait à jurer fidélité à l'Union sous peine de perdre leurs biens.¹⁰³

Dans le cadre des mesures prises pour protéger la ligne de la compagnie ferroviaire Weldon RR., Bordenave et ses hommes sont envoyés en mai 1864 à Hicksford (l'actuelle Emporia) en Virginie. En juin 1864, dans leur dernier poste fixe, la défense d'un pont sur la rivière Meherrin (Virginie), les *Louisiana Zouaves* de Coppens ne comptent plus que 42 hommes. La troupe ne reste pas inactive car, au mois d'août, une de ses escouades part en exploration derrière les lignes ennemies. Au cours d'une escarmouche, elle met en déroute un détachement de troupes noires et cause une effervescence, au demeurant injustifiée, au sein de la garnison de Fort Powhatan.¹⁰⁴ Le 17 novembre 1864, les suites d'une blessure sérieuse contraignent Marie-Alfred Coppens à céder définitivement son commandement au major De Bordenave. Le 19 décembre 1864, les forces du général fédéral G.L. Warren fondent sur la voie ferrée de la Weldon R.R. à hauteur du pont sur la rivière Nottoway, au nord de Hicksford où sont cantonnés les zouaves de Bordenave. Détruisant les rails au fil de leur progression, les Fédéraux parviennent sans résistance jusqu'à proximité de Hicksford, sur la rive nord de la Meherrin. Depuis la rive opposée, les derniers zouaves de Bordenave et les troupes rebelles présentes sur le terrain leur opposent une résistance qui décourage Warren et l'incite à regagner Petersburg. Dans cette affaire, l'ennemi faucha un sergent et blessa six autres hommes de Bordenave.¹⁰⁵ C'était leur dernier combat. Ils restèrent sur place jusqu'à l'évacuation de Richmond et disparurent dans la diaspora des troupes confédérées après la reddition de R.E. Lee à Appomattox.¹⁰⁶

* * * * *

La CHAB remercie vivement l'artiste américain Keith Rocco, le collectionneur Bill Burns, la Louisiana State Historical Society et l'University of North Carolina à Chapel Hill pour avoir accordé à l'auteur de cet article l'autorisation de reproduire leurs œuvres ou photographies de leurs collections.

¹⁰⁰ Papiers du major de Bordenave, in Wallace, « *Coppens' Zouaves* », note 41.

¹⁰¹ O.R. S. 1, vol. XXIX-2 : p. 906.

¹⁰² O.R. S. 1, vol. XXXIII : pp. 106-107 ; Wallace, « *Coppens' Zouaves* », note 42.

¹⁰³ O.R. S. 1, vol. XXIX-2 : pp. 881-84, vol. XXXIII : p. 642 ; vol. XLII-3 : p. 1191.

¹⁰⁴ O.R. S. 1, vol. XLII-2 : p. 1188 ; XXXVI-2 : pp. 74-75 ; LI-2 : p. 988 ; Arroyo Papers, in Wallace « *Coppens' Zouaves* », note 42.

¹⁰⁵ O.R. S. 1, vol. XLII-1 : pp. 37-8, 399-400, 448-49 ; XLII-3 : pp. 923, 950, 962 ; XLVI-1 : p. 151.

¹⁰⁶ Arroyo Papers, in Wallace « *Coppens' Zouaves* », p. 280.